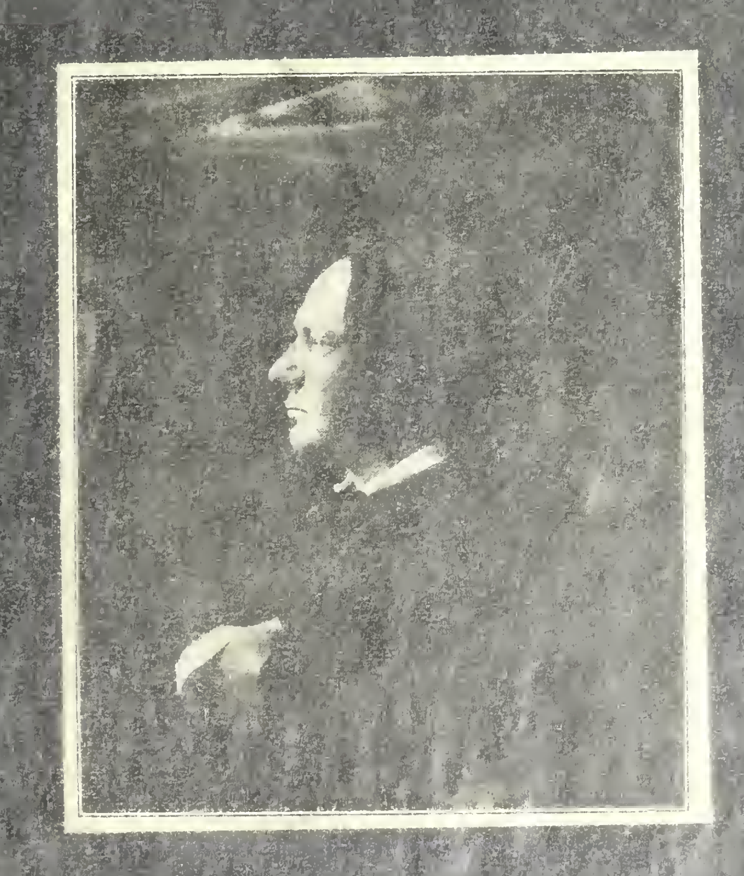
Paul GRUYER

VICTOR HUGO PHOTOGRAPHE

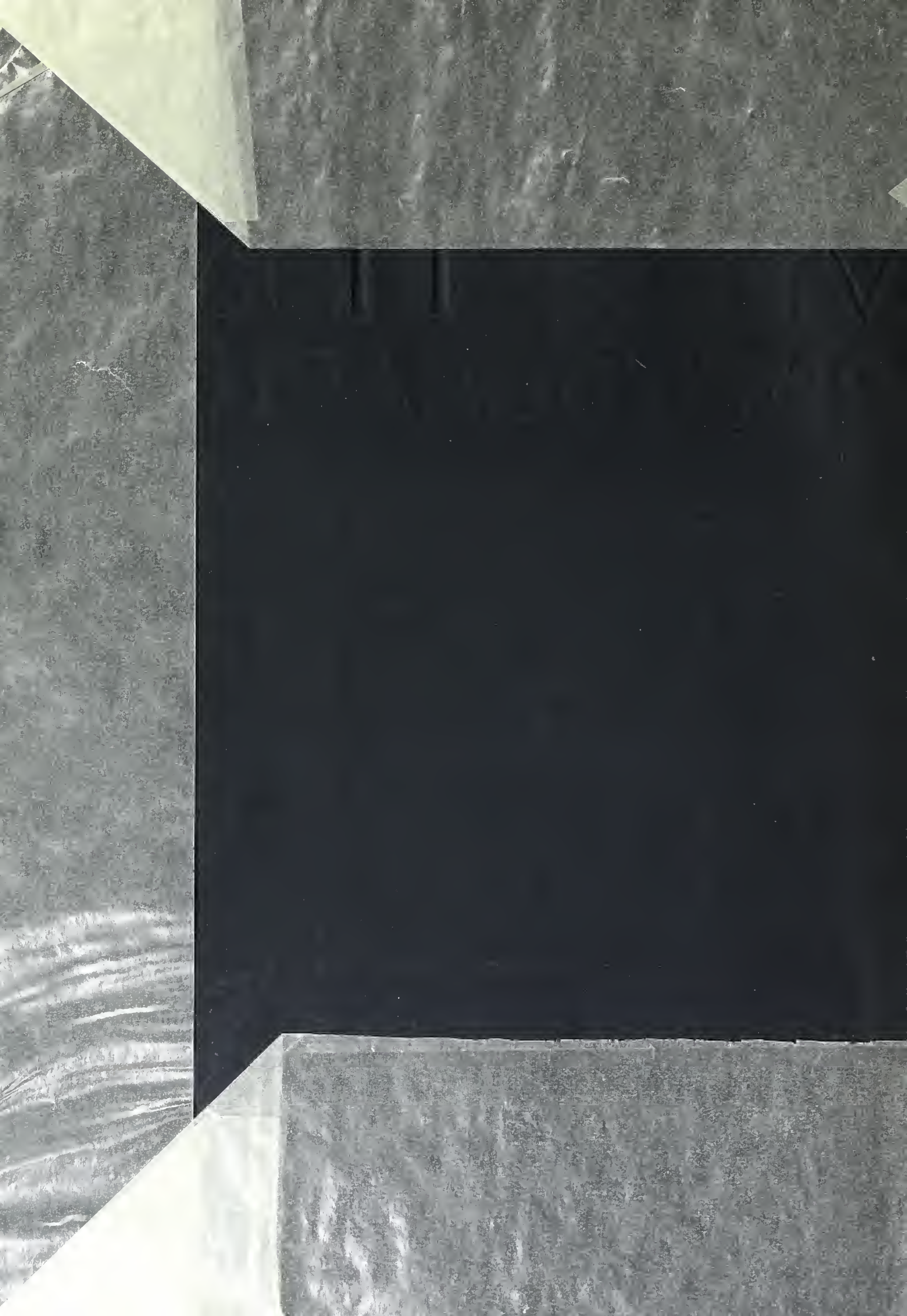


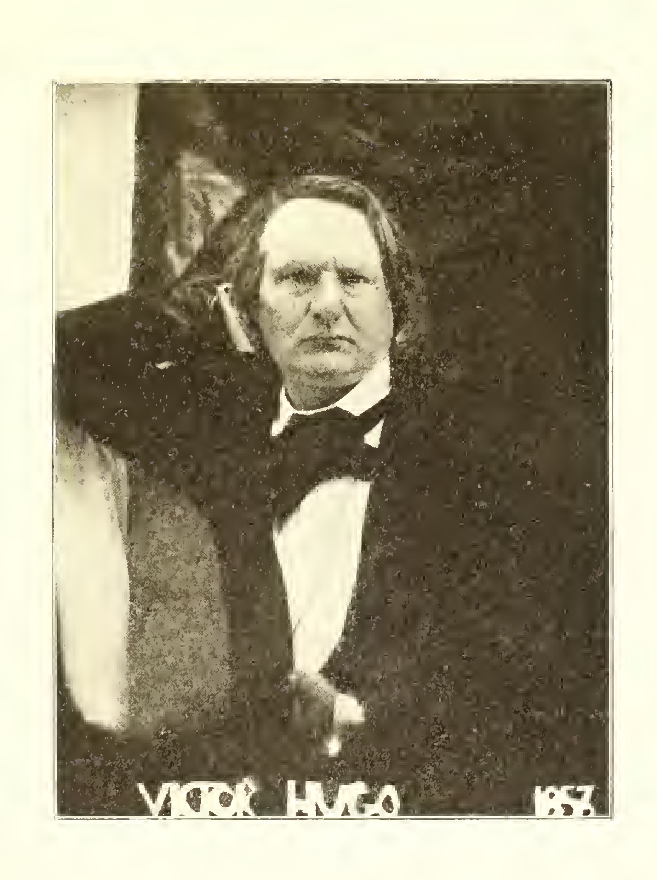
PARIS

Charles MENDEL

[illegible]

[illegible]




VICTOR HUGO 1853

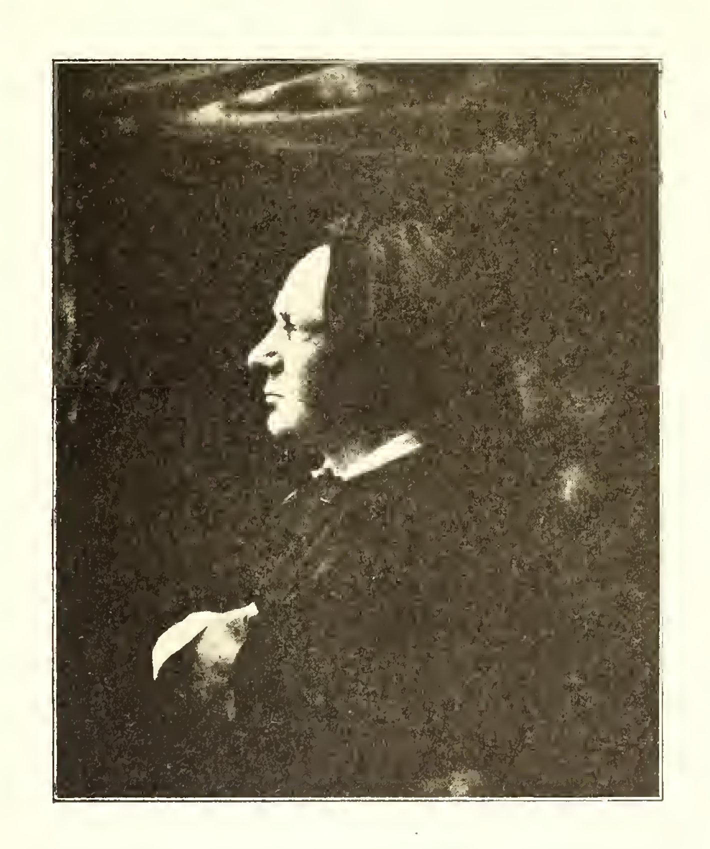


VICTOR HUGO PHOTOGRAPHE

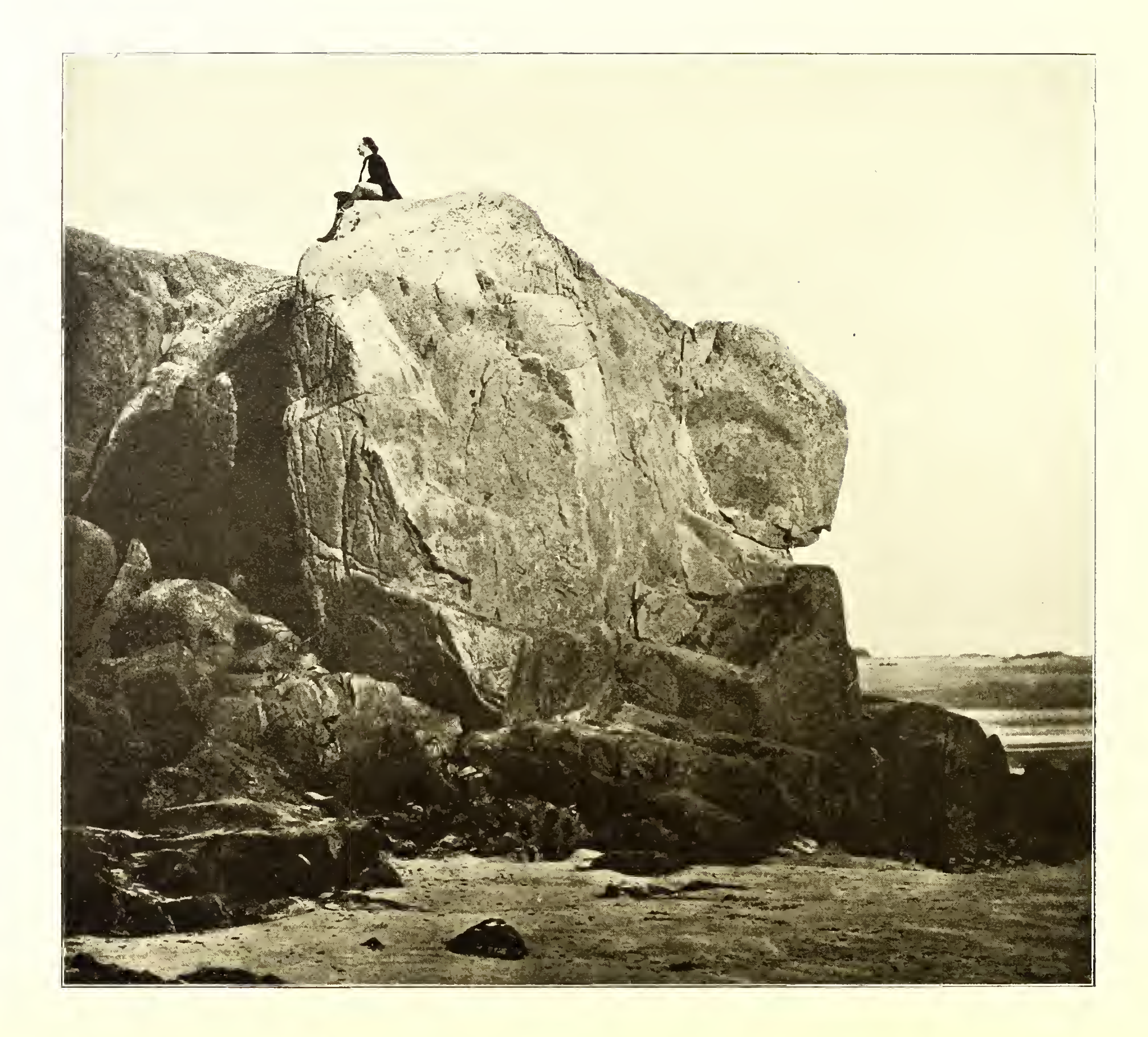


Paul GRUYER

VICTOR HUGO PHOTOGRAPHE



PARIS
Charles MENDEL
118 Rue d'Assas
1905



VICTOR HUGO
SUR LE ROCHER
DES PROSCRITS.
(PAGE 11.)

CECI TUERA CELA. UN CHAPITRE DE NOTRE-DAME DE PARIS — D'OÙ EST NÉ LE PRÉSENT ALBUM. UN LABORATOIRE PHOTOGRAPHIQUE EN 1853 — OMBRE ET LUMIÈRE — LE " MOI " DU POÈTE — CEUX QUI ENTOURAIENT LE PROSCRIT — QUELQUES AUTRES VISITEURS ET PROSCRITS — PAYSAGES DE LA TERRE D'EXIL — UNITÉ D'ART ET BEAUTÉ DE L'ALBUM — EN CONCLUSION. CET ALBUM, PREMIÈRE PAGE D'UN GRAND LIVRE QUI S'OUVRE

CECI TUERA CELA. — UN CHAPITRE DE NOTRE-DAME DE PARIS.

Il y a dans NOTRE-DAME DE PARIS, le roman célèbre de Hugo, un chapitre où Claude Frollo, l'archidiacre austère au front chauve, à la science et au cœur pleins d'abîmes inconnus sur lesquels il semblait toujours penché — âme à demi égarée, chuchotaient les gens, dans le vestibule de l'enfer — reçoit nuitamment, en sa cellule canonicale du cloître de la Cathédrale, la visite du roi Louis XI déguisé pour la circonstance en « Compère Tourangeau », ses jambes maigres dans sa robe fourrée, le bonnet sur le nez, et accompagné de son médecin Coictier.

Après de longues discussions théologiques au cours desquelles le « Compère Tourangeau », toujours serré dans ses finances, voudrait bien sonder habilement l'archidiacre pour savoir si, dans le secret de son alchimie et l'étude de ses in-folios, il n'a pas trouvé le moyen de faire de l'or, soudain, dit Hugo, Claude Frollo revenant à ses spéculations philosophiques « *ouvrit la fenêtre de sa cellule et désigna du doigt l'immense église qui, découpant sur le ciel étoilé la silhouette noire de ses deux tours, de ses côtes de pierre et de sa croupe monstrueuse, semblait un énorme sphinx à deux têtes assis au milieu de la ville.*

« *L'archidiacre considéra quelque temps en silence le gigantesque édifice, puis étendant avec un soupir sa main droite vers le livre imprimé qui était*

ouvert sur sa table et sa main gauche vers Notre-Dame, et promenant un triste regard du livre à l'église : Hélas, dit-il, ceci tuera cela. »

Et Hugo, nous expliquant ces paroles énigmatiques, ajoute aussitôt : *« Ceci tuera cela »* c'est-à-dire *« Le Livre tuera l'édifice. »*

Puis, développant sa pensée : l'architecture, dit-il en substance, c'était l'idée écrite par la pierre, et rendue visible à tous les yeux, l'histoire matérielle et morale de l'humanité sculptée dans le granit, depuis la Pyramide de Chéops jusqu'à la Cathédrale de Strasbourg. Les savants seuls écrivaient sur le parchemin et lisaient. Pour la foule, en Inde elle lisait les Védas sur les toits et sur les murs des pagodes où défilaient des armées de Dieux et les vieilles légendes de la terre ; en Egypte, sur les murs des hypogées et sur les pans de pierre des obélisques, l'écriture et l'image se confondaient dans le langage des hiéroglyphes ; au temps des Celtes et des Druides, chaque « pierre levée » était une lettre se dressant sur le sol, et dont la réunion, comme celle des alignements de Carnac, écrivait toute une phrase, toute une formule mystique, et, durant le Moyen Age, le peuple qui venait prier aux églises voyait représentés les enseignements divers du christianisme, et toute sa mythologie, sur les portails, sur les flancs et sur les tours de l'édifice. Qu'est-ce que ces calvaires bretons, où se pressent en rangs serrés ces multiples petits personnages figurant les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, sinon des espèces de tableaux d'histoire qui montraient aux fidèles ce que le prêtre commentait dans sa chaire ? Ainsi, durant les six mille premières années du monde, depuis le temple le plus immémorial de l'Asie jusqu'à la cathédrale de Cologne, l'édifice a été la grande écriture du genre humain.

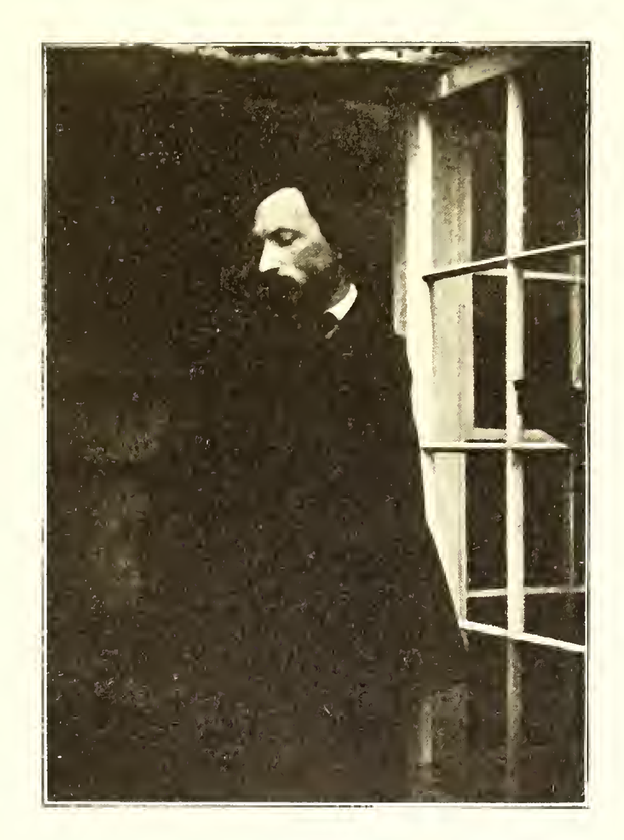
Au quinzième siècle tout change. Gutemberg invente l'imprimerie. Grâce à ses lettres de plomb, ce qui est écrit va se répandre désormais à des millions d'exemplaires dont le prix de revient est extraordinairement minime ; le fait et la pensée vont se traduire par le livre, qui tue l'image et le symbole. L'architecture devient toute rectiligne et utilitaire, et la sculpture une ornementation purement décorative, employée avec parcimonie, étant un luxe inutile en soi, et qui coûte cher. Ce qui avait besoin d'un monument pour être exprimé, quelques feuillets cousus ensemble suffisent pour vous le dire ; et pendant des siècles le livre, à son tour, poursuit son œuvre et change la face du monde.

Mais tout ici-bas est perpétuelle transition ; rien n'existe de définitif ; tout marche et transmute. Et voici apparaître au seuil du dix-neuvième siècle, une invention nouvelle, aussi stupéfiante que l'imprimerie ; de même que celle-ci avait fixé et répandu le Verbe, la photographie va fixer et multiplier l'image, l'image qui aujourd'hui recommence à tuer le Verbe.



AUGUSTE VACQUERIE

DIT « *le dernier des romantiques* ».



AUGUSTE VACQUERIE.

« Cœur fier qui du Destin relève les défis... »

V. H.

Qu'est-ce que le livre ? Des mots ! des mots ! Voici, pour éduquer les peuples, la figure vivante des choses, non plus ruineuse et immobile comme la pierre sculptée des cathédrales, mais d'une exécution praticable à tous, et s'expédiant dans une enveloppe de papier d'un bout du monde à l'autre bout. Claude Frollo n'avait pas prévu cette révolution-là.

Il y a relativement peu de temps d'ailleurs que l'on commence à s'apercevoir de ce rôle nouveau, immense, que la photographie se met à jouer, et que c'est elle dorénavant qui écrira l'histoire de l'humanité. Ni le vieux savant Fabricius qui, en 1556, reconnaissait au chlorure d'argent, qu'il appelait la *lune cornée*, la propriété de se colorer en violet-noir aux rayons du soleil, ni Joseph-Nicéphore Niepce qui, en s'occupant de créer un nouveau genre de gravure, fit, en 1813, la première photographie sur une plaque de cuivre argentée et recouverte de bitume, ne se doutaient de la merveille future qui s'enfantait entre leurs mains. Seul un vieil alchimiste italien, un confrère de ce Claude Frollo du poète, avait, en inventant la chambre noire, pressenti peut-être :

« *Nous pouvons maintenant*, s'écriait Porta avec enthousiasme, dans son Traité de la Magie naturelle, *nous pouvons espérer désormais découvrir les plus grands secrets de la nature !* »

Mais cette image qu'il projetait renversée sur un écran blanc, il ne pouvait la fixer ; il tenait le principe physique de la photographie, tandis que de son côté Fabricius en tenait le principe chimique. Il a fallu trois siècles pour réunir les deux découvertes qui, séparées, n'étaient rien, qui, unies, furent la photographie ! La première « chambre » photographique construite par Porta se composait d'une simple boîte carrée percée d'un petit trou. Il avait reconnu en effet, de même qu'un moine Bénédictin et que l'illustre peintre Léonard de Vinci, que si l'on perçait une étroite ouverture dans le volet d'une pièce entièrement close à la lumière, les images extérieures venaient se dessiner nettement sur le mur opposé à cette ouverture. C'est une expérience que chacun peut facilement refaire s'il en a la curiosité. Si l'on dispose surtout d'une pièce au rez-de-chaussée, on verra non seulement la maison d'en face se reproduire, renversée, sur un drap tendu, mais aussi les gens et les voitures aller et venir, la tête en bas. La « chambre » photographique de Porta, établie sur cette donnée, ressemblait fort, en somme, à nos appareils modernes, et, comme eux, dessinait l'image sur une glace dépolie. Seulement, devant l'impossibilité de fixer cette image, on suivait au crayon, sur le verre, le contour de l'objet reproduit. Par un procédé non moins rudimentaire furent exécutées en 1780, par le professeur de physique Charles, les premières photographies sur une surface sensible.

Sur un papier imprégné de chlorure d'argent il projetait en ombre chinoise, au moyen d'un fort rayon solaire, la silhouette d'un de ses élèves ; le papier noircissait dans les parties éclairées et laissait finalement le découpage d'une silhouette blanche. Ainsi furent faits les premiers portraits.

L'on songea bientôt à se servir de l'antique chambre noire de Porta en y ajoutant une lentille de verre, comme dans les lunettes, et lorsque Daguerre, unissant ses efforts à ceux de Niepce, eût présenté à l'Académie des Sciences des résultats réguliers, il y eut un universel mouvement de curiosité ; l'on sentit qu'il s'ébauchait là quelque chose. En 1839, l'État vivement sollicité, avec une intelligence qui lui est peu coutumière, acheta l'invention à Daguerre, moyennant une pension viagère de 6.000 francs, afin de la jeter dans le public et que chacun pût y travailler.

Ce ne fut pas toutefois l'horizon ouvert d'une future documentation des faits et des choses qui frappa alors les esprits. La cause en était bien simple : manipulations préparatoires très délicates, et nécessité d'une pose fort longue restreignant considérablement le nombre des sujets qu'il était loisible de reproduire. Ce fut surtout, observation curieuse, le point de vue artistique, délaissé depuis et auquel on revient aujourd'hui, qui d'abord intéressa. La question immédiate qui se posa fut celle-ci : « Un art nouveau a-t-il paru ? » A l'unanimité, les artistes officiels répondirent : « Non. »

PROTESTATION :

« Considérant que les tribunaux ont été saisis de la question de savoir si la photographie devait être assimilée aux beaux-arts, et ses produits protégés à l'égal des œuvres des artistes ;

« Considérant que la photographie se résume en une série d'opérations toutes manuelles, et que les épreuves qui en résultent ne peuvent être, en aucun cas, assimilées aux œuvres, fruits de l'intelligence et de l'étude de l'art ;

« Par ces motifs, les artistes soussignés protestent contre toute assimilation qui pourrait être faite de la photographie à l'art. »

(Suivent les Signatures)

Ingres, Flandrin, Robert Fleury, Henriquel Dupont, etc.

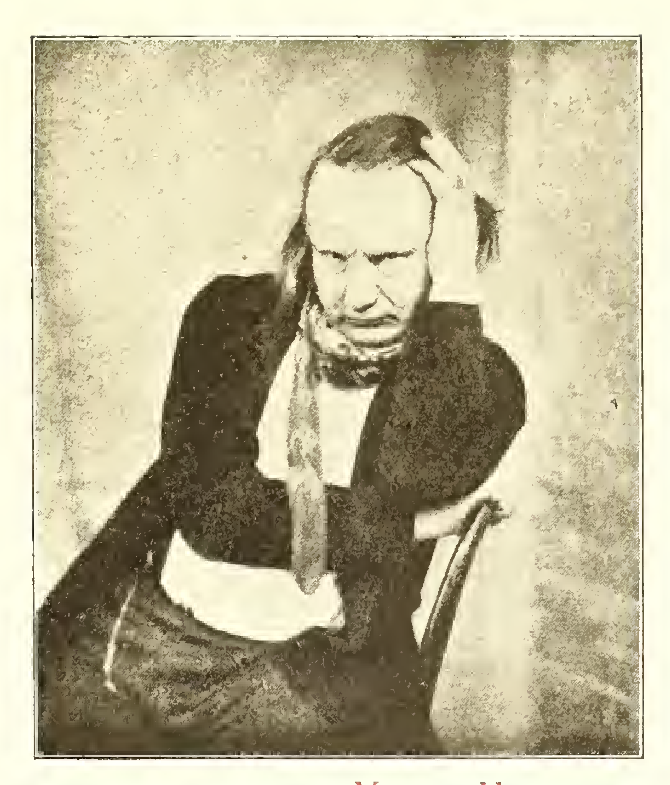
Avec la même sérénité que l'Académie avait mise jadis à condamner Le Cid, l'Institut pictural prononçait son arrêt.



VICTOR HUGO.

« Il est le front de granit sous lequel bouillonne la lave... »

BIOGRAPHIE RABBE.



VICTOR HUGO.

« Tout son être se tord sous le feu plutonien du génie... »

BIOGRAPHIE RABBE.

Lamartine devait, à l'occasion, fulminer à son tour :

« *Est-ce un art que la réverbération d'un verre sur un papier? Non! C'est un coup de soleil pris sur le fait par un manœuvre. Mais où est la conception de l'homme? Où est l'âme? Où est l'enthousiasme créateur du beau? Dans le cristal peut-être ; mais, à coup sûr, pas dans l'homme. La preuve c'est que Titien, ou Raphaël, ou Van Dyck, ou Rubens, n'obtiendraient pas de l'instrument du photographe une plus belle épreuve que le manipulateur de la rue.* »

Ainsi s'exprimait le poète irrité, dans son Cours de Littérature, en phrases sonores dont chacune était un non-sens énorme. Mais les poètes sont bons garçons ; quand ils se trompent ils l'avouent, et le proclament même. Aussi Lamartine ne tarda-t-il pas à écrire le contraire de ce qu'il avait dit :

« *La photographie contre laquelle j'ai lancé un anathème inspiré par le charlatanisme qui la déshonore, la photographie* C'EST LE PHOTOGRAPHE. *Depuis que nous avons admiré les merveilleux portraits saisis à un éclat de soleil par Adam Salomon, nous ne disons plus : c'est un métier. C'est un art. C'est mieux qu'un art : c'est un phénomène solaire où l'artiste collabore avec le soleil!* »

Une double série d'œuvres lui avait donné tort en même temps : d'une part, ces photographies d'Adam Salomon, qu'il connaissait et que nous avons le regret de ne pas connaître ; d'autre part, le présent album que nous possédons au contraire, et qu'il dût ignorer, les auteurs en étant alors retranchés du monde par l'exil.

Il s'était rétracté de bonne grâce, on le voit, et avec tout le zèle désirable.



D'OÙ EST NÉ LE PRÉSENT ALBUM. — UN LABORATOIRE PHOTOGRAPHIQUE EN 1853.

C'était un tort, comme toujours, de protester *a priori*, et de dire d'avance : « en aucun cas » ; ceux qui protestaient étaient du reste les « classiques », ou prétendus tels, ceux qui ne voyaient dans l'art que le dessin, et qui supprimaient eux-mêmes de leur peinture la lumière. D'avance ils étaient aveugles.

Mais il y en avait d'autres, « les romantiques » comme on les appelait, ceux qui, les maîtres du moins, sans

nier la forme, la voyaient enveloppée dans l'atmosphère de la nature ambiante, dans le soleil des midis, dans la lueur des crépuscules, dans le rayonnement lunaire des nuits. Que pensaient-ils, ceux-là, de l'invention nouvelle? Le contraire des « classiques », bien entendu. Et c'est pourquoi lorsque Hugo exilé aborda à Jersey, son fils Charles, qui l'accompagnait, apportait dans ses bagages cet instrument encore quelque peu insolite : un appareil de photographie.

On était alors en 1851. Sans être, de très loin, ce qu'ils sont aujourd'hui, les procédés matériels s'étaient améliorés et entraient dans l'usage pratique ; aussitôt l'invention de Daguerre achetée par l'État et mise dans le domaine public, une foule de gens s'étaient attelés à l'œuvre. Deux grands progrès venaient de s'accomplir notamment : l'un, en 1847, était l'obtention sur verre d'un premier cliché, qui permettait ensuite le tirage de la photographie sur un papier ; le second, en 1850, était l'emploi de l'albumine et du collodion dont la remarquable sensibilité diminuait suffisamment le temps de pose pour l'usage courant. Tout cela était de la pleine nouveauté qui dût tenter l'esprit chercheur de Charles Hugo.

Au bitume de Judée, primitivement employé, Daguerre avait substitué d'abord la résine provenant de l'essence de lavande distillée ; la pose nécessaire était alors de quinze minutes environ, ce qui rendait le portrait même impossible ; quant aux paysages, par suite d'un manque d'orthochromatisme complet, c'est-à-dire faute pour la plaque de s'impressionner à certaines couleurs, les verdures ne s'imprimaient pas et ne donnaient que des masses opaques dont les bords étaient à demi rongés par le blanc du ciel. En 1841 l'on avait découvert ce qu'on appela les « accélérateurs de sensibilité », le bromoforme, le chlorure de soufre, et le chlorure d'iode récemment employé à nouveau dans la fabrication de nos plaques au gélatino-bromure ; en même temps l'objectif se perfectionnait. Ce fut l'époque de ces « daguerréotypes » sur métal, aux reflets argentés, qui commencèrent à remplacer pour les portraits de famille les anciennes miniatures, et dont chacun de nous possède quelque spécimen, en son cadre ovale d'écaille vraie ou fausse, ornement ravissant de toutes les cheminées à franges du temps de Louis-Philippe.

Avec la photographie sur verre et sur papier tout se transforme et se simplifie ; simplification qui nous paraîtrait aujourd'hui fort compliquée encore. Albumine ou collodion :

« *...selon que l'on préfère*
L'albumine de Charles à mon collodion »,

dit Vacquerie, il fallait préparer sa plaque soi-même. On commençait au morceau de verre, que l'on taillait à la dimension désirable, puis que



MADAME VICTOR HUGO.

« Son front était large et haut, comme celui de son mari... »

(PAGE 16.)



MADAME VICTOR HUGO.

« *Un portrait qui semble une de ces peintures à coups de balai, que faisait Goya...* »

(PAGE 16.)

l'on soumettait à un lavage soigneux, car, s'il n'était pas d'une propreté irréprochable, la couche sensible refusait d'y adhérer. On le laissait donc macérer dans de l'acide azotique ou chlorhydrique dilué, on lavait, on retrempait dans du carbonate de potasse, on relavait encore, et on séchait en frottant au tripoli et à la peau de chamois. Alors le morceau de verre était propre.

Cette besogne préliminaire une fois achevée, on étendait la couche d'albumine préparée la veille ; elle était faite en battant plusieurs blancs d'œufs avec un petit balai de chiendent, à la manière des crèmes fouettées, jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en une mousse légère, laquelle était abandonnée alors pendant douze heures dans un endroit frais, filtrée et mêlée à de l'iodure de potassium. On l'étendait bien également, en remuant et en faisant tourner la plaque entre ses doigts, de façon à obtenir une couche d'épaisseur uniforme, et on mettait sécher dans une boîte à coulisses horizontales contenant du chlorure de calcium, qui absorbe l'humidité. Il n'y avait plus ensuite qu'à « sensibiliser » la plaque, en s'enfermant dans son laboratoire avec la lanterne rouge, et en la plongeant à l'aide de pinces dans une solution d'azotate d'argent, à la laisser sécher une fois de plus dans l'obscurité, et à la mettre alors dans le chassis de l'appareil. La pose de la personne ou de l'objet était de dix secondes au soleil, de trente ou quarante secondes à l'ombre. Le développement du cliché avait lieu à l'acide pyrogallique ou au sulfate ferreux, on fixait comme aujourd'hui à l'hyposulfite, et finalement l'on vernissait, pour être sûr d'une adhérence complète au verre. Soit au total dix-neuf opérations, dont l'ensemble durait environ deux jours.

Les manipulations préparatoires, qui étaient à peu près les mêmes pour le collodion dont le séchage était seulement un peu plus rapide, devaient être exécutées très peu de temps avant l'usage ; aussi le commerce ne pouvait-il fabriquer et vendre des plaques qu'il fallait employer fraîches.

Tout ce travail de patience et, en outre, des plus délicats, était, on le conçoit sans peine, fort ennuyeux, impraticable presque pour les gens qui avaient autre chose à faire. Sans doute Charles Hugo, qui s'occupait de journalisme et de politique militante, et à qui il arrivait même d'aller faire un tour en prison, aurait reculé comme bien d'autres devant la longueur des opérations nécessaires, ou du moins n'aurait guère eu le loisir de s'y adonner bien sérieusement, sans les circonstances exceptionnellement favorables à cette distraction qui se présentèrent : l'exil et ses longs loisirs désœuvrés.

Chassé de France par le Coup d'État du 2 Décembre, Victor

Hugo s'était, comme l'on sait, réfugié d'abord à Bruxelles, où Charles l'avait rejoint, et où il avait retrouvé un grand nombre d'hommes politiques et d'amis. Mais la publication de NAPOLÉON LE PETIT ayant fait peur au gouvernement belge qui craignait pour lui-même les effets du ressentiment impérial, le poète dût s'embarquer et demander asile aux îles anglo-normandes de la Manche. Le 5 août 1852, il aborda à Jersey, sur le quai de Saint-Hélier ; sa femme, et tous les siens, y étaient parvenus quelques jours avant lui, et c'est là que désormais l'on allait vivre.

Or, que faire dans une île, surtout pour des gens qui sortent à peine du brouhaha de la lutte quotidienne ? L'on ne peut ni regarder la mer, ni écrire, ni rêver, du matin au soir et du soir au matin : « *Oh ! une masure sur le continent*, s'écriait Vacquerie, *plutôt qu'un palais dans une île ! Sur le continent on est libre, on circule, on part et on revient quand on veut, on peut aller devant soi, on est chez soi ! Dans une île on est chez la mer. Il vient un moment où la lame sur les galets a le bruit d'un trousseau de clefs.* »

Ce sentiment de malaise à se sentir prisonnier de la mer, il n'y a personne de nous qui ne l'ait éprouvé en effet, au bout de vingt-quatre heures de séjour dans une île ; mais quand cela dure des années, toute la vie peut-être !

Il fallait donc tuer le temps, s'occuper, se distraire. La photographie se trouva là. Les amis de France envoyaient les produits nécessaires, ou les apportaient quand ils venaient ; Charles lui-même, qui n'était aux côtés de son père qu'un proscrit volontaire, se rendit à Caen, sur le continent, pour s'instruire chez un photographe professionnel, durant quinze jours, de tous les secrets du métier, et ne revint à Jersey que sachant manier à fond l'instrument qu'il avait entre les mains.

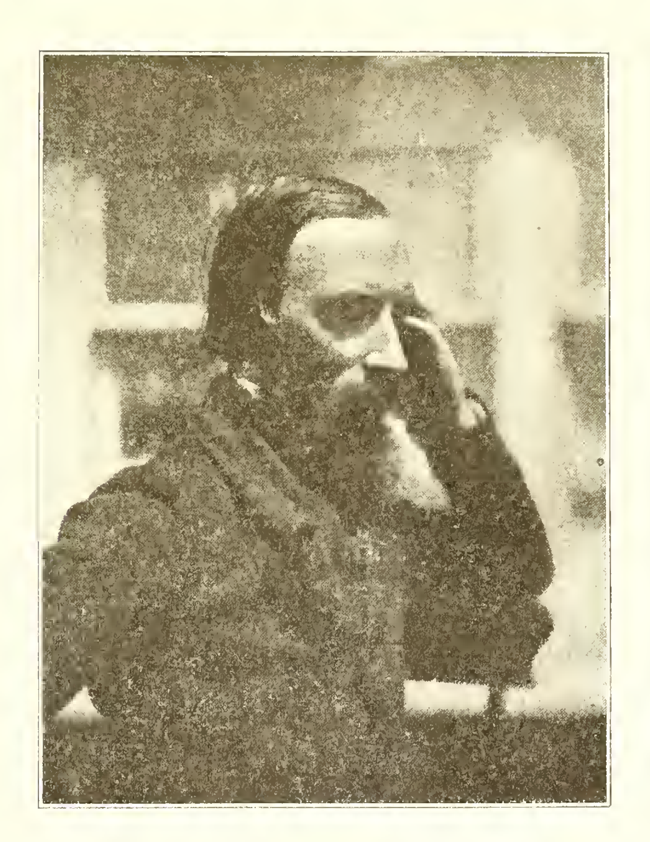
Ainsi naquit le bel album que nous publions aujourd'hui.

Les deux opérateurs furent Charles, puis Vacquerie, qui s'était éduqué à l'école de ce dernier. Hugo « posait ». Il était l'Olympien qui, le poing sous le menton, interrogeait Dieu et le Destin, et ne trempait pas ses doigts de génie dans les bouillies de collodion et dans les cuvettes d'hyposulfite. Il « posait » là, toutefois, non plus en indifférent, comme devant les professionnels qui sollicitaient l'honneur de reproduire ses traits, mais en se mêlant intimement à l'opération, en s'y mêlant comme il l'entendait, dans le sentiment d'art qu'il voulait représenter, dans l'état moral qu'il concevait de son « moi » : « *Tout se fait en commun ici*, disait-il, *le père donne des conseils aux fils, et les fils au père.* » Admirable en sa fidélité maniée par des gens dont la recherche



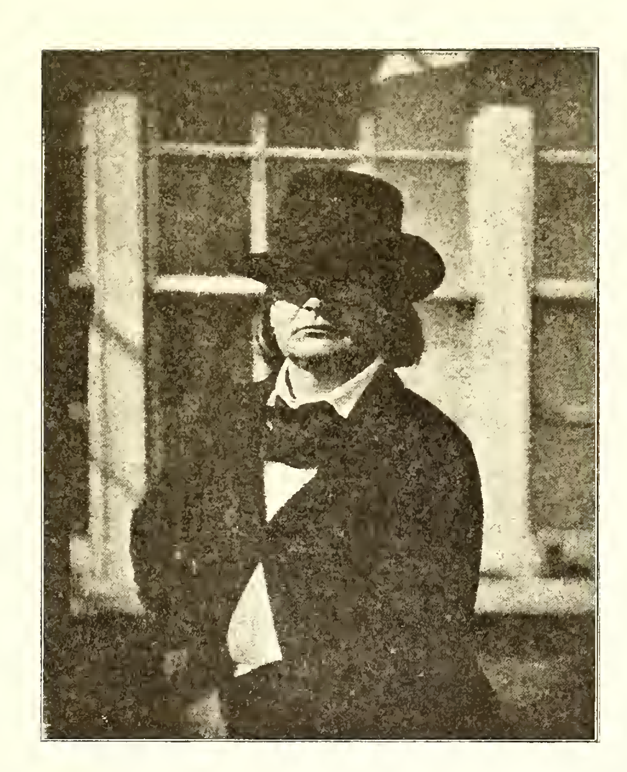
VICTOR HUGO.

« OMBRE ET LUMIÈRE.
V. II.



Auguste Vacquerie.

« OMBRE ET LUMIÈRE. »
V. II.



VICTOR HUGO.

OMBRE ET LUMIERE.
V. H.

constante était de s'assimiler à lui, la photographie, un peu railleuse parfois, traduisait.

Il y avait, dans ce cas, collaboration directe de sa part, si directe même que sous chacune de ces épreuves où il est en jeu l'on peut mettre, comme nous l'avons fait, un vers qu'il a écrit, une phrase qu'il a prononcée ; et ce n'est pas ce seul vers, cette seule phrase de ses œuvres qui s'y adapte, ce seraient, aussi exactement, une foule d'autres, parmi lesquels nous n'avons eu qu'à puiser et à choisir. Il se traduit là tout entier, dans l'expression de chacune des pensées préférées qui hantaient son esprit. Lui-même paraît avoir gravé son nom VICTOR HUGO, 1853 sur un des clichés, en dessous d'un de ses portraits que nous donnons au commencement de cet album ; on retrouve, dans la facture des lettres, le bout de bois fendu en quatre avec lequel il avait coutume d'exécuter ses dessins.

Mais voici qui est plus surprenant. Les autres photographies, pour l'exécution desquelles il donna tout au plus, en passant, un conseil, une indication rapide, semblent porter non moins fortement son empreinte ; mis en parallèle avec la collection de ses dessins, de ces dessins énergiques et âpres, heurtés, où il mélangeait du charbon, de l'encre et de la suie, si personnels d'impression et aujourd'hui populaires, l'album photographique en forme comme le pendant. Deux arts différents, un aspect identique.

L'explication de ce fait singulier au premier abord est fort naturelle cependant, et peut se trouver sans peine. Ce fut là un des résultats de l'influence souveraine exercée par Hugo sur ceux qui l'entouraient. Il n'y a pas chez nous, en dehors de Voltaire, d'autre exemple d'un homme qui ait pareillement imprégné de lui le cercle de ses adorateurs et de ses proches. Il était l'astre autour duquel gravitent ses satellites. Une seule pensée, la sienne, à travers laquelle pensaient toutes les autres.

Il fut cela toute sa vie, et plus que jamais dans cette île où les flots enserraient chacun contre sa personne. En sorte que ce phénomène assez extraordinaire s'est produit, que cette photographie, accusée de n'être qu'une action inintelligente et neutre par essence, devint du Victor Hugo sans être maniée par lui, par le seul rayonnement de son influence morale.

La photographie peut donc avoir une âme ?



OMBRE ET LUMIÈRE. Elle en aura une évidemment, si elle peut refléter art, pensée, existence morale d'un homme et d'une époque, et en faire repasser la vibration devant nos yeux. Regardons.

Art d'abord. « Ombre et lumière », toute la formule d'art de Hugo peut tenir en ces deux mots ; ils furent le cri de guerre jeté par lui, dès la première heure, aux grisailles littéraires et picturales des classiques dégénérés :

« *La Muse moderne*, écrivait-il dans la préface de CROMWELL, *verra les choses d'un coup d'œil plus haut et plus large ; elle sentira que dans la création tout est contraste, que le laid existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime*, L'OMBRE AVEC LA LUMIÈRE. »

Toute son œuvre fut le développement de ces paroles de sa jeunesse, la perpétuelle opposition du blanc et du noir, de la nuit et de la clarté ; il la mit dans sa poésie (l'un de ses recueils n'est-il pas intitulé LES RAYONS ET LES OMBRES), il l'accentua dans ses dessins, il la demanda à la photographie quand il posa pour elle.

Voyez-le sur le portrait de notre couverture. Son profil de médaille est en pleine lumière, comme celui d'un Christ de Rembrandt ; le reste se perd dans l'ombre où s'estompent vaguement ses cheveux et les plis de sa redingote. Comment ne pas songer, devant cette belle image du poète, à ces vers des CONTEMPLATIONS :

« *Dois-je exister sans être et regarder sans voir ?...*
Vous dites : « Où vas-tu ? » Je l'ignore, et j'y vais.
Quand le chemin est droit, jamais il n'est mauvais.
J'AI DEVANT MOI LE JOUR ET J'AI LA NUIT DERRIÈRE,
Et cela me suffit. Je brise la barrière.
Je vois, et rien de plus ; je crois, et rien de moins. »

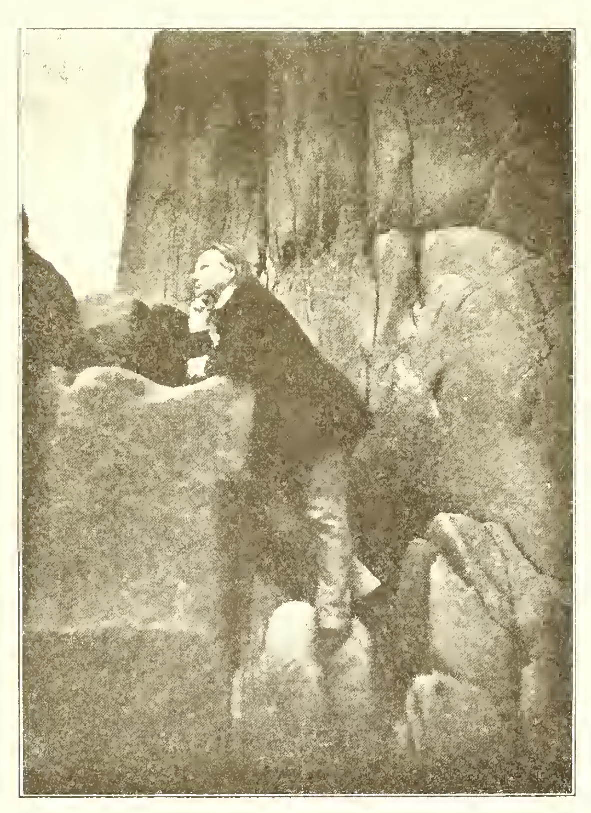
Regardez, sur une autre épreuve, sa main aux veines gonflées, aux doigts énergiques et effilés cependant, aux ongles longs, qui semble une sorte d'araignée lumineuse émergeant de la nuit. Comme il dût se complaire à la tenir dans cette lueur de soleil, en face de l'objectif qui en allait imprimer l'image pour la postérité !

Et cette autre photographie, moins belle d'art et de modelé, mais si singulièrement typique, où il est accroupi dans un bas-fond de rochers, comme *Giliatt* dans l'antre de la pieuvre, comme Saint-Gérôme dans le désert. C'est le puits de l'abîme; tout est noir autour de lui ; mais, sur son front qu'il illumine, tombe un rayon d'en haut. N'est-il pas bien tel qu'il se concevait, poète-apôtre éclairé des surnaturelles clartés, astre



Victor Hugo debout
sur la grève d'Azette,
à Jersey.

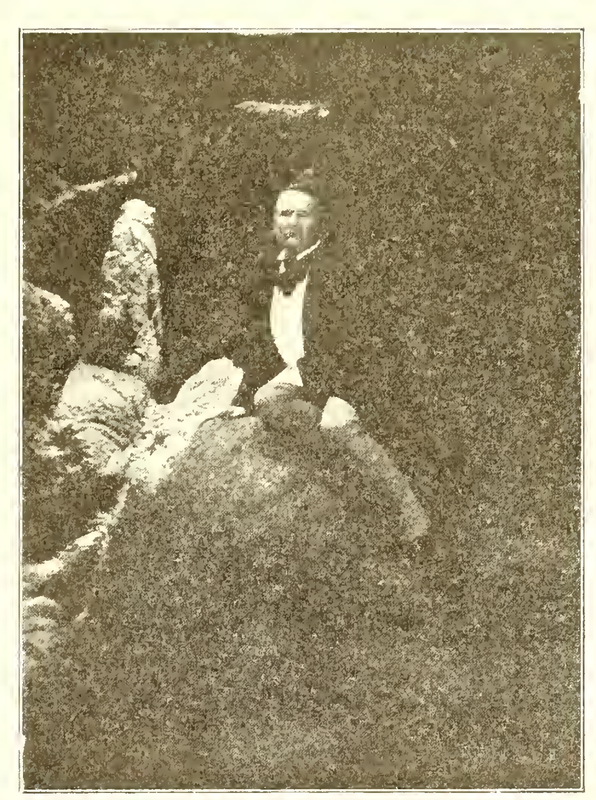
« Le banni debout sur la grève... »
V. H.



VICTOR HUGO DANS LES ROCHERS DE JERSEY.

« Nous sommes accoudés sur notre destinée. »

V. H.



VICTOR HUGO DANS LES GROTTES DE JERSEY.

« Nous sommes les proscrits, nous habitons l'abime... »
« Laissez-le dans son ombre où descend la lumière. »

V. H.

dans les ténèbres ? Regardez-le encore avec son chapeau de feutre enfoncé sur le front, à demi aveuglé de soleil, la lèvre lippue, la figure tranchée en deux par une large bande d'ombre noire et par un grand coup de lumière...

La maison qu'il habite est cerclée aussi d'une auréole, comme il convient à la demeure qui abrite un génie ; Marine-Terrace, ce vilain cube de pierre blanche, aux petites fenêtres à guillotine ne s'ouvrant qu'à moitié, et dont Vacquerie disait qu'il fallait les caler, chaque soir, avec du papier et du linge, si l'on ne voulait pas être réveillé toute la nuit par le vent qui s'en faisait des castagnettes, Marine-Terrace se transfigure dans un halo céleste. Qui oserait prétendre que le premier venu, passant avec son Kodak, en eût fait cette photographie ?

Ce même système d'art, heurts du clair et de l'obscur, se retrouve d'une façon générale dans la plupart des autres photographies de l'album, paysages ou portraits ; c'est la note dominante qui en fait l'unité. Poussant même, en ce sens, leur recherche du bizarre et du romantique jusqu'à ses extrêmes limites, nos opérateurs s'amusaient à retourner leurs clichés, qu'ils tiraient ensuite avec le renversement des blancs et des noirs, si bien que l'on obtenait ainsi des Hugo et des Vacquerie avec des têtes de nègres.

« Ombre et Lumière », tel est donc, avant tout, cet album.

Il s'y trouve autre chose cependant. Sous cet enveloppement d'ensemble il y a des aspects divers.



LE « MOI » DU POÈTE. Il était tout à l'heure au fond d'un gouffre, le voilà maintenant perché, minuscule, sur le sommet d'un énorme rocher, piédestal formidable ; il n'est plus dans l'abîme, il est dans le ciel. Ce gros bloc au mufle de taureau, c'est le Rocher des Proscrits ; il se trouve non loin de Saint-Hélier, au bord de la mer, et regarde la France, la France qui est au-delà de la barrière infranchissable des flots.

Là le poète aimait à méditer dans le deuil de son cœur, sur la joie disparue de fouler le sol de la patrie :

« *O France, France aimée et qu'on pleure toujours,*
Je ne reverrai pas ta terre douce et triste... » ;

mais de là aussi, tournant sa mélancolie en courroux, il lançait vers le César triomphant, vers l'Augustule maudit trônant à l'Élysée, les vers vengeurs des CHATIMENTS.

C'est bien en effet le Juvénal implacable, c'est bien :

« ... *l'âpre pensée,*
L'âme du juste courroucée,
L'esprit qui songe aux noirs forfaits »,

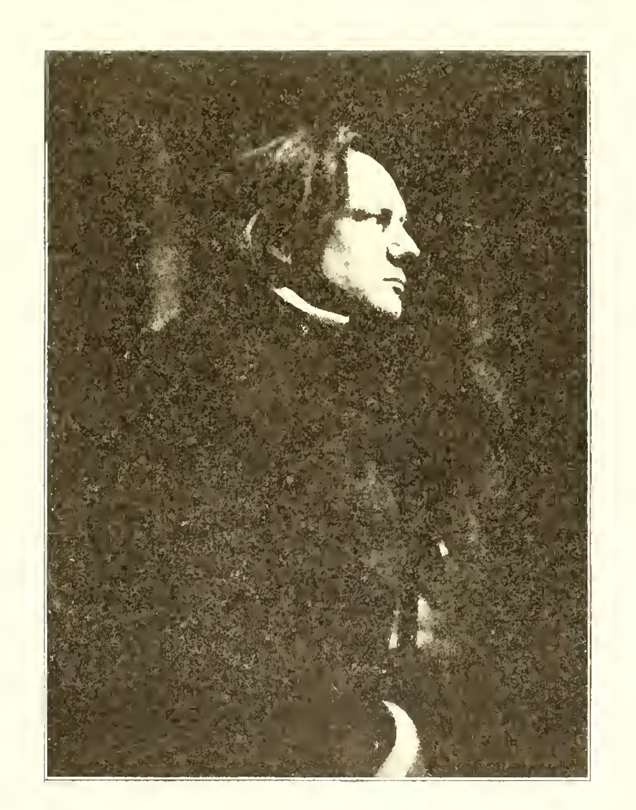
que nous retrouvons dans cet autre portrait de lui, le plus saisissant peut-être qui nous soit demeuré, où, les yeux fixes, la cravate dénouée, les sourcils serrés, il semble foudroyer du regard, comme le serpent sa proie, l'invisible ennemi qu'il va prendre corps à corps et terrasser : « *J'avertis M. Bonaparte qu'il n'aura pas plus raison de moi qui suis l'atome, qu'il n'aura raison de la Vérité et de la Justice qui sont Dieu même ; il y a entre moi et lui une querelle personnelle, celle du juge sur son siège et de l'accusé sur son banc.* » En aucun, d'ailleurs, des portraits de cet album ne se rencontre l'expression douce et puissamment calme que les portraits de sa vieillesse ont popularisée ; sur presque tous au contraire, on l'a déjà remarqué sans doute, le regard est dur, autoritaire, hautain, mauvais presque ; pas un ne sourit.

Quelle vivante documentation de son état d'âme, que cette liasse de petits papiers jaunis où il s'est livré tout entier ! Sur l'un d'eux, un seul, il se montre immensément douloureux, songeant peut-être, comme Caton et Brutus, à l'ultime refuge :

« *Pourquoi ne pas aller tout de suite à la mort ?...*
Qu'attends-tu pour venir dans nos lits froids et noirs,
O blême épouse, ô Nuit, dont tous nos désespoirs
Hélas ! chantent l'épithalame ?
Pourquoi ne pas finir ? pleurer des pleurs de sang ?...
Mon couteau que j'ai là rit de me voir souffrir ;
L'océan n'est-il pas toujours prêt à s'ouvrir ? »

Et comme si, devant cette pensée de la mort, il avait un instant, par la puissance du souvenir évoqué, remonté vers sa jeunesse le cours des années, c'est presque avec la figure d'éphèbe du temps des ODES ET BALLADES qu'il nous apparaît sur cette photographie, mais si triste ! « *Exul sicut mortuus : l'exilé est comme un mort.* » Contraste absolu avec ces autres portraits où seule vibre « la corde d'airain » qu'il venait d'attacher à sa lyre.

Pour se rendre compte de cet état d'âme violent, et se l'expliquer, il faut songer à ce qu'il était alors, à cette bataille vraiment épique qu'il soutenait seul contre un gouvernement reconnu par la nation presque



VICTOR HUGO.

« Il y a des jours où le poids de l'exil est lourd à porter... »
« Exul sicut mortuus. »

V. H.



VICTOR HUGO.

« *J'avertis M. Bonaparte qu'il n'aura pas plus raison de moi qui suis l'atome, que de la Vérité et de la Justice, qui sont Dieu même ; il y a entre lui et moi une querelle personnelle, celle du juge sur son siège, et de l'accusé sur son banc.* »

V. H.

entière, contre tout un régime devenu légal ; il faut penser à ce qu'il avait subi, à ce qu'il subissait encore.

Avec le Coup d'État il tombait, moralement d'abord, d'un idéal de liberté incorruptible, heureuse et féconde, qu'il avait rêvé pour son pays ; réalité ou chimère, peu importe, il « croyait », et à cette croyance il avait, sans hésiter, sacrifié tout. La politique offrait à cette époque infiniment plus de danger qu'aujourd'hui, et c'étaient là des luttes auxquelles on risquait sa vie. Dumas avait écrit à Bocage : « *Il a été promis ce soir vingt-cinq mille francs à qui arrêtera ou tuera Victor Hugo. Si vous savez où il est, sous aucun prétexte empêchez qu'il ne sorte.* » Pour exagéré que fût peut-être l'avis, il n'en était pas moins inquiétant, et l'on ne sait jamais en temps de Révolution ce qui peut arriver. Échappé de Paris sous un déguisement et après s'être caché cinq jours chez un vieux marquis légitimiste, il avait dû, à Bruxelles, pour pouvoir vivre, établir son budget à trois francs par jour, loyer compris. Ignorant combien de temps durerait cet exil où il entrait, et qu'il sentait bien devoir être long — il y entrait dans la force de l'âge, et il en devait ressortir vieillard — il avait fait vendre à l'encan tout son mobilier de la rue de La Tour d'Auvergne, tous ses bibelots précieux, tous ses objets d'art, qu'il ne pouvait traîner à sa suite. Comme on l'avait chassé de Belgique, il allait être chassé de Jersey ; le TIMES réclamait pour lui la peine de la déportation, et la population de l'île allait menacer directement Marine - Terrace. Il faudrait, pour mettre au moins ses manuscrits en sûreté, qu'un autre proscrit, Préveraud, se déguisât en ouvrier, et vînt dans l'obscurité, avec une charrette à bras, chercher la précieuse et lourde malle qui contenait LES CONTEMPLATIONS, LA LÉGENDE DES SIÈCLES et les premiers livres des MISÉRABLES, afin de la cacher dans sa maison moins menacée ; puis, quitter l'île, et essayer si Guernesey serait plus hospitalière, sinon passer en Amérique. L'on comprend que, dans de pareilles conditions, son âme fût à bon droit sombrement tendue et remuée ; ce que pouvait être alors, son « moi » moral traduit par la photographie, on le conçoit.

Quoi d'étonnant aussi qu'alors il se grisât lui-même de sa foi et de ses vers ? Il apparaissait au monde, et l'un de ses portraits nous le montre tel, debout sur la grève, les bras croisés, comme une statue de bronze inébranlable, dernier rempart du droit contre la force, jetant son fameux :

« *Et s'il n'en reste qu'un je serai celui-là* »,

et vers lui, de la Pologne à Cuba, tous les opprimés gémissaient leur prière. Il était l'Eviradnus des temps modernes.

Mais à ce rôle surhumain, mais à recevoir des lettres avec cette seule adresse : HUGO OCÉAN, qui lui parvenaient, et des plumes d'aigle que ses admirateurs lui envoyaient, comme seules dignes de transcrire sa pensée, ce « moi » devenait de plus en plus apocalyptique et absorbant. Tout jeune, peu après ses premiers et enfantins essais poétiques, dont l'Académie avait couronné l'inévitable et sage banalité, Chateaubriand l'avait appelé « un enfant sublime », honneur dont Soumet avait également réclamé la priorité et la gloire. Dès l'époque de HERNANI, Théophile Gautier déclarait qu'en montant l'escalier de l'auteur, « ses pieds avaient des semelles de plomb, l'haleine lui manquait, et des moiteurs glacées lui baignaient les tempes » ; à la troisième reprise seulement, il avait osé tirer le cordon de la sonnette du Maître, et à sa vue « ses jambes avaient flageolé » ; il avait failli s'évanouir « comme Esther devant Assuérus ». Il le comparait, apparaissant sur son palier, à Phœbus-Apollon dans sa gloire, il s'étonnait qu'il ne portât pas dans la main de sceptre d'or. Et déjà « de cette intensité admirative » celui qui en était l'objet ne paraissait pas gêné.

Depuis, l'enthousiasme laudatif avait atteint des bornes inconnues. Le journal L'ÉVÉNEMENT imprimait qu'il était « *bras et tête, cœur et pen-* « *sée, glaive et flambeau, doux et fort, conquérant et législateur, roi et* « *prophète, apôtre et Messie, lyre et épée.* » Toutes ces hyperboles avaient fini par lui monter à la tête. Les biographes représentaient son cerveau, alliage mystérieux, s'embrasant et se tordant à un feu plutonien intérieur d'où lui jaillit « *cette armure brûlante de géant, trempée aux lacs volcaniques où la lave bouillonne sous le granit.* »

Il aimait spécialement sans doute cette comparaison vésuvienne, car pour de nombreux clichés il posa en « cerveau bouillonnant », si j'ose m'exprimer ainsi, la main sur son crâne prêt à éclater. Nous donnons un peu plus haut deux de ces épreuves, qui feront sourire peut-être...

Et si nous la montrons, cette petite face du grand poète, ce n'est nullement par un puéril esprit de dénigrement d'un homme qui fut héroïque et noble entre tous, c'est parce qu'elle nous enseigne que toute nature paie son tribut aux faiblesses humaines, c'est surtout afin de prouver à quel point l'objectif, cet « œil de cristal », a été ici le miroir d'une âme.





La main de Victor Hugo.

« Semblable à une lumineuse araignée de la nuit... »

(Page 10.)



La main de Madame Hugo.

« *Sa main était fine et blanche...* »

(Page 16.)

CEUX QUI ENTOURAIENT LE PROSCRIT. Quelle que fût cependant sa force morale personnelle, quel que fût le soutien qu'il trouvait dans l'appui de sa conscience et dans les encouragements louangeurs d'une partie de l'univers, qui sait si, abandonné de tous dans la vie quotidienne, il n'eût pas fléchi. Ce n'est pas d'être sublime, ni même de se l'entendre dire, qui vous emplit le cœur. D'aussi robustes que lui, il l'a dit tout à l'heure, ont fui dans la mort la désespérance d'une vie où ils restaient seuls ; lui-même il l'avoue : « *Il y a des heures où le poids de la proscription est lourd à porter.* » Mais il avait une femme, des enfants, et quelques amis, dont un surtout, Auguste Vacquerie, demeura à ses côtés, comme s'il eût été son propre frère.

Madame Hugo était une femme remarquable, courageuse, intelligente et douce, qui s'était attachée à lui comme le lierre à l'arbre. L'on s'est souvent plu à répéter comment, après avoir joué ensemble encore enfants, ils s'étaient fiancés presque aussitôt, et comment cette fillette avait dès lors été pour lui « *l'ange qui nous soulève vers le ciel.* » Victor avait dans les dix-sept à dix-huit ans, il était sans fortune, mademoiselle Foucher également, et les parents se hâtèrent de séparer le jeune couple. La douleur de l'adolescent fut grande ; c'est l'heure où dans le premier chagrin d'amour, prélude de bien d'autres que l'on subira pourtant sans mourir, comme celui-là, l'on voit la désespérance finale de toute sa vie. Peu après l'avoir quittée, il envoya à son amie son PREMIER SOUPIR :

« *Quoi ! déjà tout est sombre et fatal dans ma vie ?*
J'ai dû t'aimer, je dois te fuir ! »,

et un livre cadavérique, effroyable, abracadabrant et hirsute, HAN D'ISLANDE, reçut les confidences de son âme « *pleine d'amour, de douleur et de jeunesse.* »

En 1821, sa mère étant morte, et son père s'étant, un an après, remarié à Blois, le jeune homme, resté moralement seul, demanda officiellement la main de sa bien-aimée, qui lui fût accordée, à la condition toutefois qu'il gagnerait de quoi vivre avec sa littérature. Le mariage eut lieu au mois d'octobre de l'année suivante, dans une chapelle de l'église Saint-Sulpice.

Cette union printanière devait durer toute l'existence cependant, et ce fut peut-être là pour Hugo, un des secrets de sa force. Car, alors que tant d'autres cœurs se cherchent si longtemps dans l'ombre, sans jamais se rencontrer parfois, errant au hasard, laissant un peu d'eux-mêmes à chaque arrêt et à chaque déchirure du chemin, pour recommencer

encore, le lendemain, leur douloureuse pérégrination, quel appui n'est-ce pas d'avoir près de soi, dès le départ, la compagne avec qui l'on ira, la main dans la main, celle que l'on ne quittera plus jamais, ou du moins à qui l'on reviendra toujours, et dont on ne sera séparé que par la mort ?

Un jour vint pourtant, après dix ans d'un bonheur sans nuages, où il douta d'elle. Peut-être avait-il commencé lui-même par l'oubli d'une première faute légère, mais comment cette femme, vraiment supérieure semble-t-il, put-elle, en pensée seulement, pencher un instant son esprit et son cœur vers le familier de la maison, vers ces petits yeux vrillés, vers cette figure insinuante et ronde de bedeau ou de marguiller, qui était celle de Sainte-Beuve ? Ce sont là des mystères que le cerveau féminin peut seul concevoir et expliquer. Hugo le connut alors réellement, le véritable déchirement d'aimer, ce jour où il put écrire dans son désespoir : « *Je ne sais plus où j'en suis. J'ai acquis la certitude qu'il était possible que tout ce qui a mon amour cessât de m'aimer; j'ai beau me dire que cette pensée même est folie, c'est assez de cette goutte de poison pour empoisonner ma vie.* » Toutefois, cette face de douleur de l'amour, cette poignante angoisse des illusions envolées, si dévorante chez d'autres comme chez Musset, l'arrêta peu. Emporté déjà dans le tourbillon de ses luttes et de ses succès, entraîné dès lors par son rôle d'apôtre littéraire et moral, il secoua rudement le lourd manteau du chagrin et, dominant cette souffrance inhérente à notre nature humaine, il continua sa route sans plier. Madame Hugo, qui s'était d'ailleurs rapidement reprise, demeura l'amie, la mère des enfants, la femme du foyer antique, toujours prête avec grandeur, en expiation de cette étrangère et innocente palpitation d'une heure, à tous les dévouements, à toutes les soumissions, à toutes les abnégations, même les plus cruelles pour elle.

Mêlée depuis tant d'années à la destinée de Hugo, elle entreprit à Jersey d'écrire sa vie, et lui demeura, dans l'adversité, consolatrice et forte.

Son front était large et haut comme celui de son mari, mais sa main était fine et blanche, double symbole d'une intelligence un peu masculine dans une vraie nature de femme ; il y avait à la fois en elle de la femme du dix-septième siècle et de la brune Andalouse. Voici sa main, à côté de celle de son mari. Voici deux de ses portraits, dont l'un est étrange et impressionnant : on dirait une de ces peintures à coups de balai, que faisait Goya.

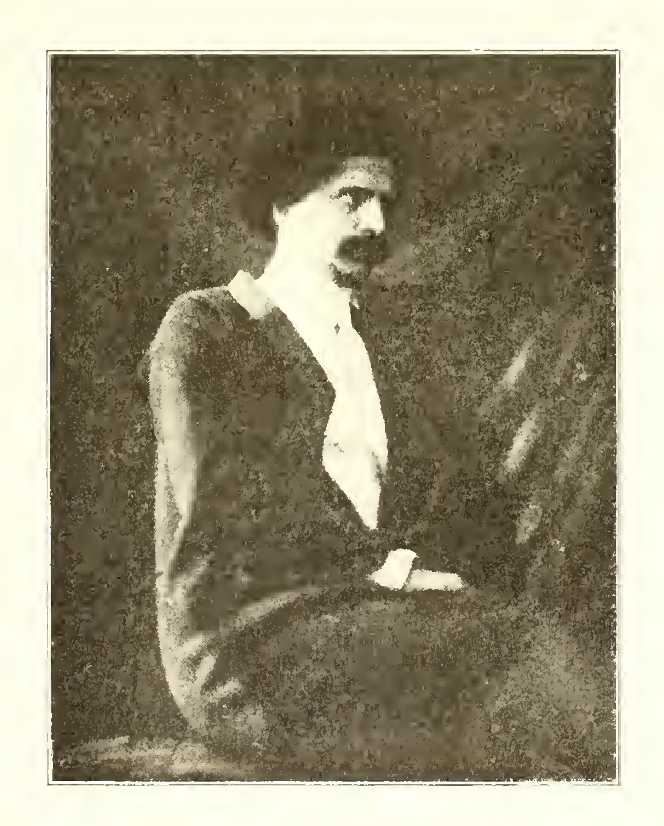
De cette femme, Hugo avait eu plusieurs enfants : deux filles et deux fils. L'une des filles, Léopoldine, devait, comme l'on sait, épouser



ADELE HUGO.

« *Un portrait pâle et à demi perdu, semblable à un lavis léger...* »

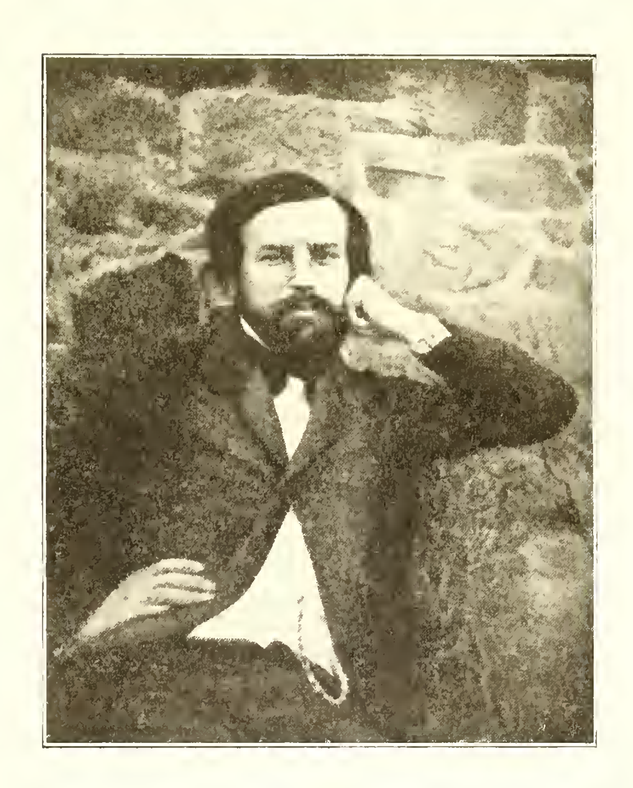
(Page 17.)



CHARLES HUGO.

« L'un, le premier né, est un esprit alerte et vigoureux ; il ressemble plus à l'athlète... »

V. H.



François-Victor Hugo.

« Le second est un esprit rêveur, aimable et grave. »

V. H.

un frère de Vacquerie, et se noyer entre ses bras, à Villequier, dans un dramatique accident ; le sort de l'autre, Adèle, devait être plus triste encore. Nature fragile et romanesque, jolie, avec quelque chose de vague dans le regard, de vaporeux dans tout son être, elle était guettée par la folie ; elle vit encore aujourd'hui, dans une maison paisible près de Paris, d'une existence assez douce, et sa pauvre âme s'est un peu calmée. Quel charmant portrait d'elle ! pâle et à demi-perdu, semblable à un lavis léger. Chose digne de remarque, un frère du poète, Eugène Hugo, était également devenu fou. Frère et père d'aliénés ! Avait-il donc pris pour lui toute la force de cerveau de la famille, et l'éternelle balance de la nature rétablissait-elle ainsi son équilibre ? Ou bien est-il vrai que, comme le proclamaient les poètes antiques, génie et folie soient si proches l'un de l'autre, si près de se confondre !

Charles et François-Victor étaient les fils : Charles né en 1826, et François deux ans après.

Le père lui-même nous a parlé d'eux et nous les a dépeints l'un et l'autre : « *L'un, le premier né, est un esprit alerte et vigoureux ; l'autre, le second, est un esprit aimable et grave ; le premier ressemble plus à l'athlète, le second plus à l'apôtre ; l'aîné est le rayonnant, le plus jeune est l'austère.* » Et le poète qui distribuait l'éloge à ceux qu'il aimait, avec la même prodigalité exubérante que ceux-ci le faisaient pour lui, n'hésite pas à déclarer que la moindre production de leur esprit était géniale, à les comparer l'un à Voltaire, l'autre à Dante.

L'on peut déduire cependant de ces hyperboles — sous la phraséologie de Hugo il y a toujours une idée — le caractère divers des deux frères ; Charles devait être physiquement plus agissant, et François plus rêveur. Leurs photographies nous les montrent bien de la sorte, différents d'aspect et de moral. Voyez Charles, les cheveux vastes et un peu ébouriffés, imberbe et la moustache forte, le regard ferme ; François au contraire, la raie régulière, les cheveux et la barbe peignés avec symétrie, les yeux plus fins, l'attitude un peu nonchalante.

L'un et l'autre cependant ils avaient lutté ensemble dans L'ÉVÉNEMENT, ensemble ils étaient enfermés à la Conciergerie, pour délit de presse, lors du Coup d'État ; ensemble ils vinrent rejoindre leur père et leur mère dans l'exil. François y traduisit Shakespeare et Charles joignit à ses travaux littéraires ses essais photographiques de précurseur. Ils devaient mourir, jeunes encore, Charles en Mars 1871, d'une congestion cérébrale, et François le 26 Décembre 1873.

Voici enfin Vacquerie, le satellite le plus fidèle, le vrai Pylade du poète, et que l'on dénommait le « dernier des romantiques ».

Celui que les railleurs appelaient malicieusement « le reflet de l'astre » était bien apte entre tous à faire de la photographie qui fût du Victor Hugo. De cœur et d'esprit il vivait en lui et par lui : « *J'ai une bibliothèque unique,* écrivait-il à son neveu, Ernest Lefèvre, resté en France. *Sais-tu ce que j'ai lu cette année ? En fait de roman :* LES MISÉRABLES ; *en fait de poèmes :* DIEU, LA FIN DE SATAN ; *en lyrisme :* LES CONTEMPLATIONS *et* LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS. *J'ai pour bibliothèque les manuscrits de Victor Hugo, je vais et viens dans ces chefs-d'œuvres, dans la virginité de ces aurores ! Joie effarée d'Adam aux premiers jours de l'Éden !* »

L'on conçoit sans peine que, dans ces conditions, l'identification des deux pensées était complète.

Aussi, après les leçons de Charles, quelle joie de reproduire les traits de son idole ! Il se l'assimile autant qu'il peut, et, lorsque lui-même pose devant l'objectif, il se plaît à le faire dans la copie des gestes et des profils du maître. L'album contient un Hugo dormant et un Vacquerie qui sommeille, des Hugo dans des éclats de soleil et des Vacquerie dans des rayons... C'étaient là des amusements un peu innocents, curieux encore par les états d'âme qu'ils traduisent. Sur l'un des portraits que nous donnons de lui, une auréole lumineuse semble tournoyer derrière la tête du disciple endormi ; sur un autre, fort beau, il est enveloppé, à l'instar de *Ruy-Blas* ou de *Didier*, dans un grand manteau noir d'où émerge seul son masque blafard, et il semble plongé dans une profonde méditation supra-terrestre. C'est enfin un grand profil sur fond obscur, d'un large et puissant modelé, avec un habile rappel de lumière sur l'épaule, et dans lequel il y a du tableau de maître.

Il est quelqu'un également que Vacquerie n'eut garde d'oublier, c'est son chat. Dans PROFILS ET GRIMACES, on trouve cinq pages sur PHÈDRE, neuf sur Pascal, dix sur Molière, six sur Sophocle et, tant dans ce livre que dans les MIETTES DE L'HISTOIRE, une douzaine sur cet animal aimé. On voit par là quelle place il occupait dans son esprit.

« Mouche », c'était son nom, avait succédé à « Grise », une autre chatte connue à la Conciergerie et venue à Jersey dans un panier : « *J'ai toujours Mouche,* écrit-il, *ma chatte noire et blanche, habillée pour le bal masqué, ayant au front son loup de velours noir qui laisse voir son menton blanc, ses dents fines et le bout de son nez rose, et, sur les épaules, son manteau, de velours noir aussi, garni par devant de larges bandes d'hermine. Elle ne joue jamais et semble savoir qu'elle est née en exil d'une mère rencontrée en prison. C'est bien la chatte de la prison et de l'exil, solitaire et belle, noire et lustrée, sombre lumière. Je l'aime d'être fière, de ne pas*



VICTOR HUGO.

LE SOMMEIL DU POÈTE.

« *Dors, ô fils d'Apollon...* »

V. H.



Auguste Vacquerie.

LE SOMMEIL DU DISCIPLE

se laisser prendre ni toucher par personne, d'être farouche, de se faire respecter même de moi. Il y a des moments où elle a certainement quelque chose à me dire et où elle essaye de parler ; elle se frotte contre mes jambes, elle grimpe après moi, elle vient sur la table où j'écris, et me tire le bras avec sa patte, pour que je me tourne de son côté ; elle a, dans ces instants, un regard extraordinaire. Je me penche sur ses yeux profonds, et il me semble y voir, là-bas, tout au fond, je ne sais quoi qui se débat, une âme, je le crois. Ah ! chère bête, je voudrais te jeter une corde ; mais je n'en ai pas ! » Et voilà pourquoi Mouche a passé à la postérité, portraicturée dans le même album que Hugo, le demi-dieu.

Il fallut profiter toutefois du moment où elle dormait, car à cette époque, comme nous l'avons dit, on ignorait « l'instantané » ; sa nature fière se fût effarouchée sans doute de l'attirail photographique, et son indépendance naturelle lui eût fait immanquablement tourner la tête dès qu'on lui aurait dit le traditionnel : « Ne bougeons plus ! »



QUELQUES AUTRES VISITEURS ET PROSCRITS.

Un autre ami du poète, un des plus dévoués également, était Meurice, alors gracieux jeune homme de trente à trente-cinq ans, aujourd'hui vieillard aux cheveux blancs : « *Il ne manque pas de venir tous les ans*, écrit Vacquerie. *Combien de mois cependant sans serrer sa main fraternelle !* »

Puis, parmi ceux qui venaient voir les exilés, il y eut Madame de Girardin.

Cette femme célèbre, née Delphine Gay, qui, dès l'âge de quinze ans, avait, comme Hugo, publié ses premières poésies, et que l'Académie avait laurée elle aussi, à dix-huit ans, avait été aussitôt comparée à *Corinne* chantant ses odes au bord du Cap Misène, et surnommée « la dixième Muse ». C'était en ce temps une beauté à la mode, sentimentale et pensive, à la taille élevée et souple, et tous les plus grands écrivains du siècle, tous les poètes, la traitèrent en reine. Lamartine raconte qu'il la rencontra en Italie, effeuillant des pervenches dans les cascades et laissant flotter au souffle de la brise ses longs cheveux dénoués ; il la retrouva à Paris chez Victor Hugo, dans son salon de la Place Royale, où elle venait souvent. Elle avait épousé, en 1831, le publiciste Émile de Girardin, l'ingénieux et révolutionnaire inventeur de la presse à bon marché,

girouette falote aux convictions flottantes, plaidant le bon comme le mauvais, et qui tantôt se rapprochait de l'Empire, tantôt s'en éloignait, au gré de l'influence qu'il en pouvait tirer. Lorsque sa femme fit le voyage de Jersey, ce fut, sans nul doute, chargée par l'Empereur de sonder Hugo, de pressentir le proscrit sur une rentrée possible, sur un pardon accepté par lui.

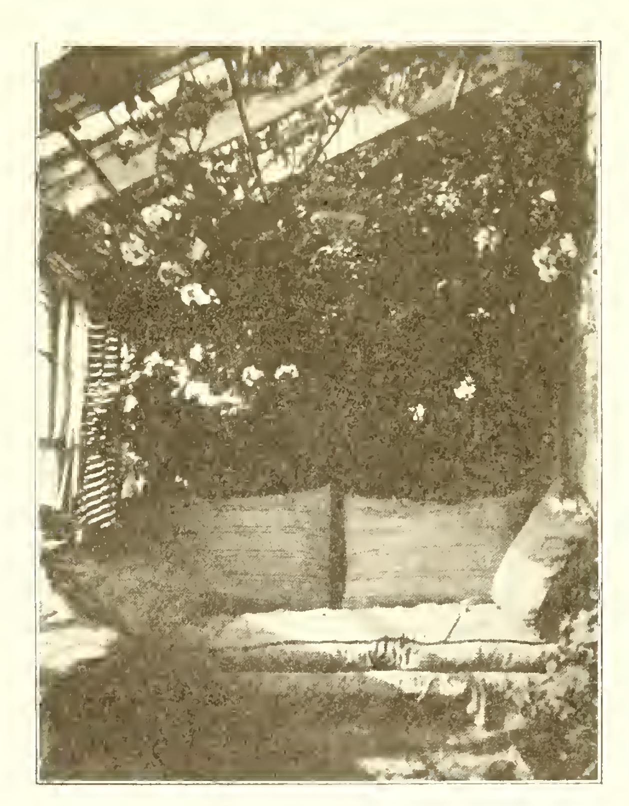
C'était à la fin de 1853, raconte Vacquerie. Elle était dans la plénitude de sa réputation ; elle venait de faire jouer LADY TARTUFFE et d'achever LA JOIE FAIT PEUR. Était-ce sa mort prochaine (elle devait mourir l'année d'après) qui l'avait tournée vers la vie extra-terrestre ? Toujours est-il qu'elle était très préoccupée des Tables parlantes, auxquelles elle croyait fermement, passant ses soirées à évoquer les morts. Elle voulait absolument qu'on crût avec elle, et, le jour même de son arrivée à Marine-Terrace, on eut toutes les peines du monde à lui faire attendre la fin du dîner ; elle se leva dès le dessert, et entraîna un des convives pour tourmenter une table qui resta muette. Elle rejeta la faute sur la table, dont la forme carrée contrariait le fluide, et, le lendemain, elle acheta elle-même, dans un bazar de Saint-Hélier, une petite table ronde, à un seul pied terminé par trois griffes, qu'elle mit sur la grande, et qui ne s'anima pas davantage. Elle ne se découragea encore pas, et, les jours suivants, la même expériencc eut lieu, avec mêmes résultats. Chacun la raillait discrètement, mais tous ces insuccès répétés ne réussirent pas à l'ébranler, et elle resta calme, confiante, souriante, indulgente à l'incrédulité. L'avant-veille de son départ, elle pria ses hôtes de lui accorder pour son adieu, une dernière tentative. Pendant un quart d'heure, rien ; mais l'on avait promis d'être patient. Après cinq autres minutes on entendit un petit craquement du bois. Ce pouvait être l'effet d'une pression involontaire des mains fatiguées ; mais bientôt ce craquement se répéta, grandit, puis ce fut une sorte de tressaillement électrique, une agitation fébrile. Tout à coup un des pieds se souleva ; Madame de Girardin demanda : « Y a-t-il quelqu'un ? Si oui, et qu'il veuille nous parler, qu'il frappe un coup ! ». La griffe retomba, en un bruit sec. Ce furent d'abord les vagues conversations ordinaires avec toutes les tables tournantes, la divination du mot qu'on pense, questions et réponses un peu imprécises que la foi peut interpréter à son gré. Mais soudain une « âme » évoquée répondit ; c'était celle de Léopoldine Hugo, l'infortunée victime engloutie avec Charles Vacquerie, il y avait dix ans, dans l'affreux tourbillon des flots. Charles Hugo questionna sa sœur « qui sortait de la mort pour consoler l'exil » ; Madame Hugo pleurait, Vacquerie était bien près d'en faire autant, et une inexprimable émotion étreignait toutes les poitrines.



MARINE-TERRACE.

« La maison du poète s'éclaire elle-même d'une sorte de halo céleste... »

(PAGE 11.)



La serre de Marine-Terrace, a Jersey.



La chatte d'Auguste Vacquerie.

« J'ai toujours Mouche, ma chatte blanche et noire, ayant au front son loup de velours noir qui laisse voir son menton blanc... »

A. V.

La nuit se passa de la sorte à interroger la disparue, à lui demander si elle était heureuse là où elle se trouvait. Les plus incrédules s'avouèrent vaincus, et ce ne fut pas sans un frisson d'épouvante de ce surnaturel apparu qu'avec le jour levant, qui chasse les fantômes, chacun s'en alla coucher. Les Esprits avaient fini par céder à l'appel ; Victor Hugo fut plus obstiné et ne céda point devant les efforts de son ancienne amie. Par contre, quand elle fut partie, il se mit comme elle à faire parler les Tables, et à interroger « l'horizon mystérieux » qu'elles lui ouvraient.

Madame de Girardin avait dû passer devant l'objectif. Ce n'était plus Corinne. L'image qui nous en reste, et que nous donnons, correspond bien à ce que maintenant Vacquerie écrivait d'elle : « *Sa grande réputation, son grand talent, ses vers politiques, ses tragédies, l'ampleur de sa beauté, tout, jusqu'à la colonnade de son hôtel des Champs-Elysées, lui donnait quelque chose de pompeux et de solennel ; on la trouvait très belle, et il ne venait pas à l'idée d'en être amoureux.* » Il est à remarquer toutefois que, par suite de l'insuffisance orthochromatique des plaques, les « jaunes », comme les « verts », devenaient du noir sur les clichés, et Madame de Girardin nous apparaît avec de magnifiques cheveux d'ébène. Elle dût être navrée en recevant ce portrait, elle qui était si fière de ses cheveux blonds, et qui prétendait qu'une femme brune est un garçon manqué.

Paul Meurice, Madame de Girardin et quelques autres, comme le médecin de Victor Hugo, le docteur Allix, comme la sœur de ce dernier, élégante jeune femme à la main aristocratique, au visage d'un pur ovale, au corsage de gaze noire transparente, comme la sœur de Madame Hugo, la mignonne et affectueuse Madame Chenay, étaient les heureux ; ils venaient et s'en retournaient ! Mais il y avait à Jersey une véritable petite colonie de proscrits, au nombre d'une centaine environ, réunis d'un peu partout, et qui, pas plus que Hugo, n'avaient le droit de fouler désormais le sol de leur patrie.

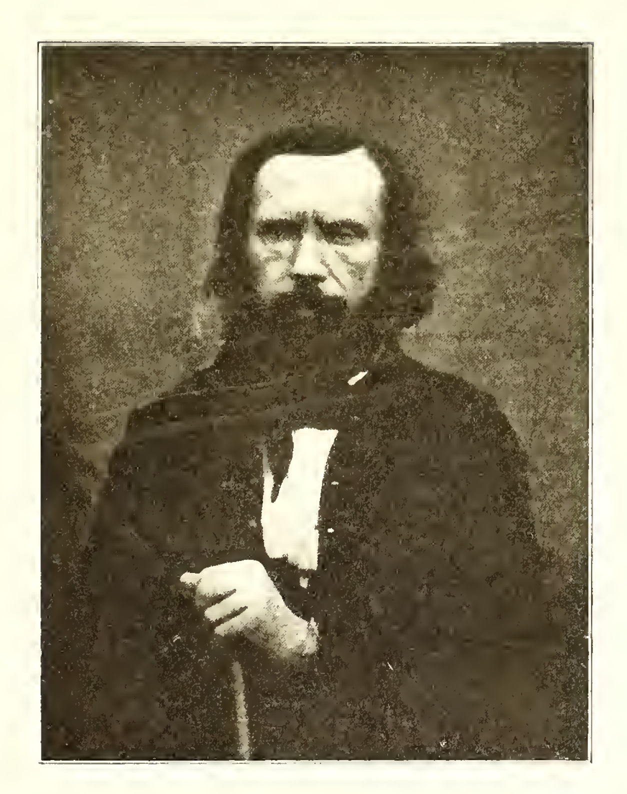
C'était Ribeyrolles, qui, destiné jadis par sa famille à l'état ecclésiastique, était devenu démocrate ; défenseur ardent de la République, il avait été condamné à la déportation pour avoir, en 1849, avec Ledru-Rollin, fait publiquement appel aux armes contre l'Assemblée Législative, à la suite du vote de l'expédition de Rome, qu'il considérait comme une violation de l'article de la Constitution défendant d'attenter à la liberté des peuples. Réfugié d'abord à Londres, il vint à Jersey publier le journal L'HOMME, qui fut en quelque sorte l'organe officiel des exilés, et qui, comme nous le verrons tout à l'heure, faillit causer leur perte : « *Effrayant au premier abord,* nous dit de lui Charles Hugo,

séduisant au second; inculte d'aspect et de visage, chevelu, barbu, noir, ayant l'œil terne et le regard loyal, le sourcil froncé et le regard bon, dur avec lui-même, brutal avec la détresse et acceptant tout du drapeau, même la mort. » Véritable calque physique et moral de cette espèce de Socrate farouche, son admirable portrait nous le représente, la main sur son bâton, comme un philosophe antique.

C'était Guérin, un autre journaliste, sorte de tribun enthousiaste, grand admirateur des héroïsmes civiques, et que sa photographie nous montre, la poitrine gonflée et les yeux levés, comme s'il haranguait la foule sur une barricade ; c'étaient Xavier Durieu, Kesler, et le Général Le Flô, le même qui devait devenir ministre de la guerre après Sedan.

Ce dernier, ancien adversaire politique des proscrits, s'était rapproché d'eux dans l'infortune commune ; il était à Jersey avec ses jeunes enfants, choyés de tous, et qui nous ont valu trois beaux portraits. L'un d'eux reproduit un des garçons, en un joli éclairage, et dans une attitude qui rappelle celle du petit mendiant de Murillo ; sur un autre, la petite fille est charmante de simplicité et de naturel, de timidité enfantine. Le troisième est plus remarquable encore. Il nous présente une sorte d'Enfant d'Edouard, aux yeux de rêve, infiniment douloureux et mélancoliques, un peu hagards même, aux longs cheveux tristes, à la gorgerette blanche, seul triangle lumineux ouvert dans son vêtement noir. On le dirait descendu d'une page de La Légende des Siècles ; l'on croirait voir cet enfant tragique de *l'Aigle du Casque*, ce petit lord Angus « qui semble presque femme », et qui, pour venger une vieille rancune de famille, doit venir en champ-clos se mesurer avec le belluaire Tiphaine et se faire égorger par lui. Le visage est pétri d'une chair transparente, semblable à celle que peignait Prud'hon, pâle ivoire vivant. Il y a là de l'art tiré entièrement de soi-même, de l'art dans la pleine et complète acception du mot. C'est peut-être la plus belle photographie que nous connaissions, et certes il s'abrite au Louvre bien des œuvres qui ne valent pas celle-là. Est-ce Charles Hugo, ou Vacquerie, qui en est l'auteur ? Rien de certain là-dessus, et ceux qui pourraient le dire d'une façon précise sont morts. Mais qu'importe le nom ? L'œuvre a vécu, et c'est le principal, même pour son auteur inconnu.

Il y avait encore, en fait d'exilés illustres, Sandor Téléki, un des héros de la Hongrie. Lorsqu'éclata la guerre de son pays contre l'Autriche, il vint à Paris, s'efforça de remuer l'opinion publique et d'obtenir du secours, mais ne put y parvenir. Condamné à mort par contumace, et pendu en effigie après l'écrasement de l'insurrection hongroise, il demeura en France, ou à Jersey, jusqu'en 1860 ; étant alors allé à Dresde, il fut



RIBEYROLLES.

« *Figure d'apôtre et directeur du Journal :* « **L'HOMME** »...

(PAGE 21.)



LE GENERAL MESZAROS.

« Son portrait nous le represente semblable à quelque hetmann des Cosaques, à quelque doge de Venise peint par Delacroix, avec sa petite calotte ronde, sa pelisse de fourrure, et le long tuyau de son chibouk... »

(PAGE 93.)

arrêté par le gouvernement saxon et livré à l'Autriche qui, sous la pression de l'indignation publique, dût le gracier. Elu député protestataire, on devait, un matin, le trouver chez lui, la tête fracassée, s'étant tué, comme il sembla prouvé, ayant été assassiné, comme ses partisans le proclamèrent. Nous le voyons ici, crâne énorme et dénudé dont les cheveux semblent descendus dans la barbe, une barbe de croquemitaine ou de loup, qui engloutit la moitié du visage.

D'autres Hongrois étaient avec lui, parmi lesquels le violoniste Réminiy, barde inspiré qui suivait les batailles en chantant des vers enflammés, en faisant résonner son archet parmi la fumée de la poudre et le sifflement des balles, et le général Meszaros, le principal organisateur de l'armée insurrectionnelle. Après la défaite, ce dernier avait été, comme Sandor Téléki, pendu en effigie, puis s'était réfugié en Turquie, et, poursuivi par l'Autriche, avait rejoint à Jersey ses anciens compagnons d'armes. Il nous apparaît, sur son portrait, semblable à quelque hetmann des Cosaques, à quelque doge de Venise peint par Delacroix, avec sa petite calotte ronde, sa barbe blanche en collier, sa pelisse de fourrure, et le long tuyau de son chibouk.

Mais, de toutes ces figures singulières, la plus singulière de toutes était celle de Pierre Leroux. C'était comme Ribeyrolles, et plus encore, « un philosophe », un philosophe professionnel, au sens antique et pratiquant du mot, état social fort rare aujourd'hui. Né en 1797, il avait vu le Premier Empire et s'était d'abord, après avoir été admis à l'École Polytechnique, fait maçon, pour subvenir aux besoins immédiats de sa pauvre famille, puis typographe, puis prote, et avait inventé une nouvelle machine à composer. Entré au journal LE GLOBE en compagnie de Cousin et de Guizot, il ne tarda pas à se convertir au Saint-Simonisme et entreprit, avec Jean Reynaud, la publication d'une Encyclopédie. En 1840 il avait donné son principal ouvrage, dédié à Béranger et intitulé L'HUMANITE, c'est-à-dire l'humanité nouvelle et régénérée qui allait régner sur le monde, donner au travail la paix et le pain, et la joie à l'univers ; beau et glorieux rêve commun à tous les cœurs généreux de cette époque. Nommé représentant de la Seine aux élections de 1848, il fut peu compris à la Chambre ; philosophe, les petits journaux le plaisantaient ; politique, ses adversaires l'assaillaient de quolibets ; Proudhon lui-même, révolutionnaire individualiste, lui reprochait de vouloir faire de la société un couvent laïque.

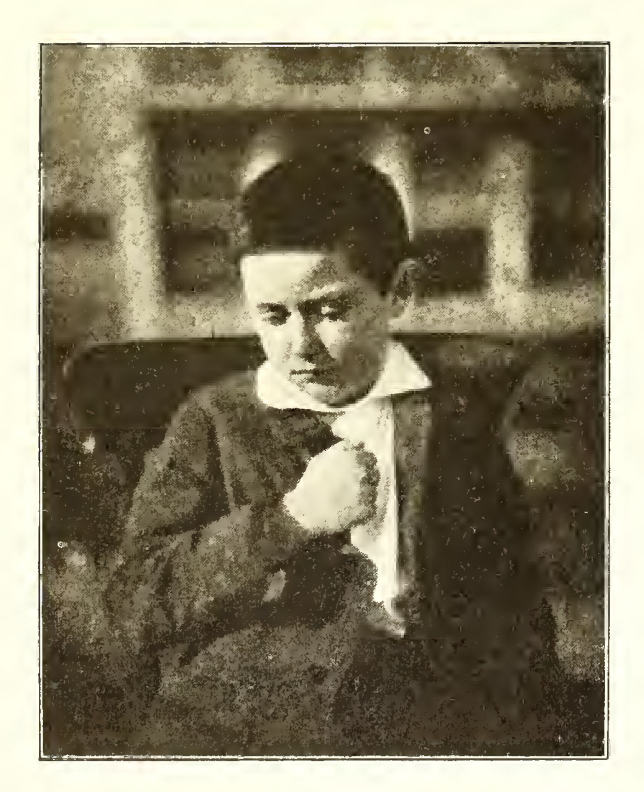
C'était un honnête homme inflexible, qui vota la loi où était inscrite parmi les condamnations privant les citoyens de leurs droits politiques la condamnation pour cause d'adultère. Il offrait à ses amis des « repas d'idées », disant que les idées « valent bien des alouettes ».

En dehors de toute croyance, il mêlait dans ses œuvres les grands esprits de tous les siècles, Horace, Virgile, Jésus, Molière, Gœthe, Ezéchiel, et se mettait lui-même sous l'invocation de l'Etre-Suprême et d'Isaïe : « *Je ne vois clair,* disait-il, *Etre-Suprême ! que quand tu m'illumines !* » Aussi, quand à Jersey il se promenait en songeant, une Bible à la main, les cinquante-deux sectes protestantes qui se partageaient le domaine religieux de l'île couraient-elles toutes après lui, espérant chacune le prêcher et le convaincre ; mais c'était lui qui les prêchait.

Il commençait à se faire vieux et las d'avoir si longtemps crié dans le désert, à se tourner, comme Madame de Girardin, vers l'éternité « *dont l'existence d'ici-bas n'est qu'un phare* » et « *vers la vie future dans les étoiles.* » Devançant le trouble de nos âmes modernes, ce réformateur social avait, alors déjà, osé déclarer la faillite spirituelle de la science et son impuissance à nous rendre heureux : « *A la suite de l'astronomie, de la chimie, de la physique, de la géologie et de toutes les sciences qui ont pris aujourd'hui le premier pas, les hommes de notre temps, qui se croient si éclairés, sont arrivés à une nuit noire : la nuit, la grande nuit, comme disait Gœthe en mourant. Ils ne connaissent plus que le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote ; leurs oracles s'écrient : nous sommes de l'air condensé. Qu'ont-ils donc découvert au fond de toute leur science ? La nuit ! Et lorsque j'essaye de parler aux Français de toutes ces choses, de l'âme, de la Bible, de la vie future, tout cela pour eux c'est "de la politique" et ils me tournent le dos.* » Et se désespérant d'être inutilement ainsi arrivé au terme de sa vie : « *O mes utopies ! ô mes rêves ! Il me semblait pourtant que j'aurais fait du monde une si belle chose ! Je voyais tant de bonheur, non pas pour moi seul, mais pour tous sur la terre !* »

Quel pouvait bien être l'aspect de ce rêveur-prophète, qui se complaisait à écouter « le doux chanteur de la nuit, le mélodieux rossignol », qui mania la truelle, écrivit un poème philosophique en prose, et épousa deux femmes dont il eut neuf enfants ? Extraordinaire comme lui, cet aspect, masque vraiment inoubliable que celui de ce Platon où il y a du Jean Valjean à face truculente et huileuse.

Tous ces proscrits étaient en somme les meilleurs gens du monde, mais il n'y a pas à se dissimuler que leur aspect était plutôt bizarre et rébarbatif. Avec leurs barbes, leurs chevelures et leurs toupets qui ne ressemblaient pas à ceux du commun des mortels, avec leurs têtes de diables sortis d'une boîte, leurs uniformes hongrois, leurs gilets à carreaux, leurs cravates monumentales, leurs longues redingotes à gros boutons, leurs robes de doges, leurs bâtons, leurs pipes et leurs chibouks, ils



ENFANT LE FLÒ.

« En un joli éclairage et dans une attitude qui rappelle celle du petit mendiant de Murillo... »

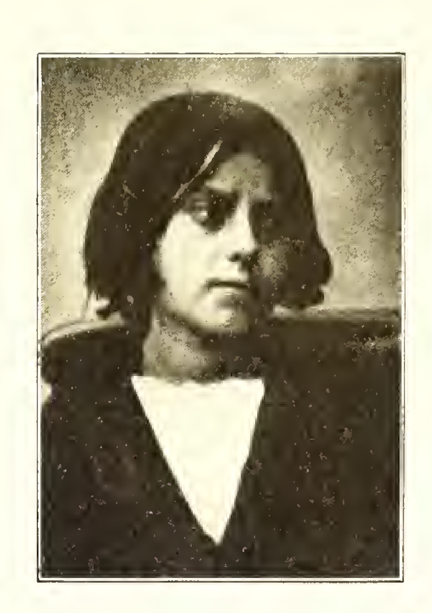
(PAGE 22.)



ENFANT LE FLÔ.

« La petite fille est charmante de simplicité, de naturel, de timidité enfantine... »

(PAGE 22.)



ENFANT
LE FLÔ.

« C'est une sorte d'Enfant d'Edouard, aux yeux etranges, aux longs cheveux tristes, à la gorgerette blanche, seul triangle lumineux dans son vêtement noir... »

(PAGE 22.)

formaient, pour les yeux mêmes les moins prévenus, l'assemblage le plus hétéroclite qui se puisse imaginer. Que veut-on que pût penser d'eux cette petite île féodale, toute vieillote de préjugés, pire que Londres pour le respect de la coutume et du décorum? Le Dimanche, ils n'allaient pas au temple entendre le prône des Révérends et, troublant la paix sépulcrale de ce saint jour, ils cognaient à la porte des boulangers en demandant qu'on leur vendît du pain dont ils avaient omis de faire provision durant la semaine, ils faisaient rôtir du rosbeef que la loi protestante ordonne de cuire la veille et travaillaient à leur jardin en manches de chemise, un méchant chapeau sur la tête, toutes choses abominables à Dieu et aux Jersiais. Enfin, depuis qu'il avait découvert dans les manuscrits du Maître la pièce de vers célèbre intitulée *Le Crapaud*, qui devait un jour faire partie de la LÉGENDE DES SIÈCLES, Vacquerie ne cessait, avec un zèle touchant, de chercher dans l'île tous les crapauds malheureux, les délivrant de leur mauvais sort, et distribuant des taloches aux petits garnements qu'il surprenait en train de tourmenter l'un de ces infortunés batraciens. Personne n'y comprenait rien.

La rumeur publique répétait vaguement que le moindre de ces déconcertants personnages avait fait six mois de prison, et que plus d'un avait été condamné à mort ou aux galères. Aussi les appelait-on « les buveurs de sang » et affirmait-on que Victor Hugo joignait à ses horreurs morales l'horreur physique d'être bossu ; lorsqu'il se baignait, toutes les lorgnettes de la bourgeoisie se braquaient vers lui, pour vérifier cette monstruosité. Un autre scandale causé encore par les proscrits était de se baigner obstinément avec des caleçons ; à Jersey la pudeur était de se baigner nu. Le caleçon était considéré comme une hypocrisie. « Vérité de ce côté des Pyrénées, erreur au delà », a dit Pascal.

Toutes ces différentes conceptions des menus détails de la vie, tous ces ragots et tous ces papotages demeuraient cependant à fleur de peau, et n'avaient d'abord altéré en rien les bonnes dispositions de Jersey à l'égard de la petite colonie. L'hospitalité envers les étrangers, et principalement envers les proscrits, a toujours été, on le sait, la vertu majeure des Jersiais; graves, froids et rigides en apparence, mais intérieurement bons et compatissants, pleins de charité pour les souffrants, de tendresse pour les affligés, ils ont, à toutes les époques de l'histoire, offert un refuge sacré à ceux que les tourmentes révolutionnaires arrachaient au sol de leur patrie. Accueillants, même pour des hommes dont ils ne partagent ni les idées ni les opinions, et les recevant tous, depuis les huguenots chassés de France par l'Édit de Nantes jusqu'aux prêtres catholiques pourchassés par la Terreur, républicains, monarchistes,

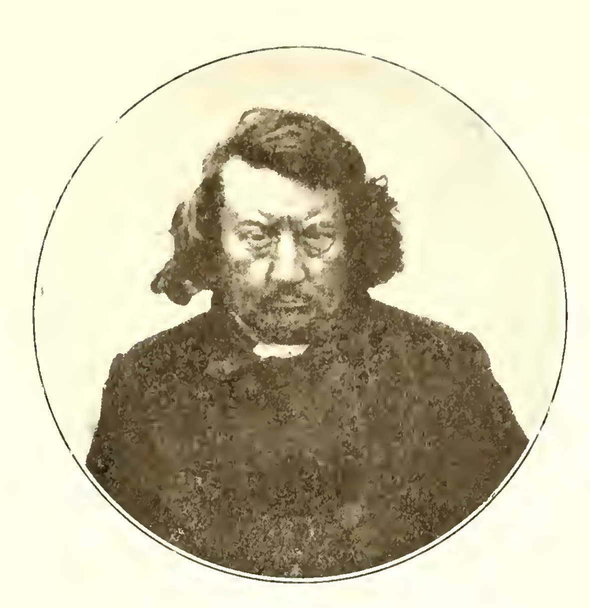
croyants fanatiques, sectaires illuminés, révolutionnaires, avec une égale bienveillance, ils n'ont jamais fermé leur porte qu'aux voleurs et aux criminels, impitoyables envers ceux-là seuls, car il leur importe, d'autant plus que leur hospitalité est plus large, de ne pas laisser leur île devenir un repaire de bandits. La police impériale, de son côté, tout en surveillant d'assez près les proscrits, ne leur demandait que de demeurer tranquilles ; elle laissait aller et venir, sans formalité aucune et avec une entière liberté, tous les amis de France qui leur rendaient visite et séjournaient quelque temps auprès d'eux, se contentant, au retour, de faire fouiller les malles par la douane, et explorer les corsets et les bas des dames afin de s'assurer si elles ne se fabriquaient pas de fausses poitrines et de faux mollets avec les exemplaires prohibés des CHATIMENTS. Tout allait donc pour le mieux. Charles et Vacquerie recevaient régulièrement et sans dommage leurs ravitaillements photographiques, le théâtre de Saint-Hélier faisait représenter en l'honneur de Victor Hugo, par une troupe jargonnant tant bien que mal le français, *Ruy-Blas* alors interdit à Paris, et les exilés avaient même leur imprimerie et leur journal, comme nous l'avons vu, sous la direction de Ribeyrolles.

Mais nos gens, il faut bien l'avouer, ne furent pas raisonnables. Tandis que l'Empire commençait à s'irriter de leurs incessantes proclamations et de leurs véhémentes philippiques, ils firent son jeu en se mettant à dos les Jersiais. Au lieu de tenir compte des préjugés, innocents en somme, de la population qui leur donnait asile et qui était, à ce titre, doublement respectable, ils se faisaient un malin plaisir de la choquer en face, non par méchanceté certes, mais par amusement, pour se distraire de leur ennui, et, se considérant comme des êtres infiniment supérieurs au reste de l'humanité, ils allaient répétant partout que les Jersiais étaient des sots. On continua cependant à les laisser dire, à les laisser faire, jusqu'au jour où, par une maladresse impardonnable pour qui connaît le loyalisme anglais, ils s'attaquèrent à la Reine Victoria.

Cette dernière étant venue en France faire visite à Napoléon III, Félix Pyat, un autre proscrit, avait publié à Londres, le 22 septembre 1855, une « lettre ouverte », à elle adressée, et où l'on pouvait lire entre autres aménités :

« *Madame, pour prix de l'hospitalité que nous tenons des lois de votre pays, permettez-nous de vous présenter quelques utiles réflexions sur votre voyage. Et d'abord nous vous félicitons d'être revenue saine et sauve ; ce n'est pas sans risque que vous étiez partie. Tout s'est bien passé, et vous en êtes sortie sans accident. Dieu soit loué !*

« *Donc vous avez visité Paris, déjeuné à Saint-Cloud, dîné aux Tuile-*



Pierre Leroux.

« O mes utopies! ô mes rêves! il me semblait pourtant que j'aurais fait du monde une si belle chose... »

P. L.



Une Amie.

« Une élégante jeune femme, à la main aristocratique, au visage d'un pur ovale, au corsage de gaze noire transparente... »

(Page 21.)



QUELQUES AUTRES VISITEURS ET PROSCRITS.

1. UN PROSCRIT HONGROIS. — 2. PAUL MEURICE. — 3. MADAME DE GIRARDIN. — 4. GUÉRIN. — 5. SANDOR TÉLÉKI.

ries, et lunché partout ; vous avez mis Canrobert au bain — c'est de l'ordre anglais du Bain qu'il s'agissait — *et embrassé Jérôme. Maintenant que la fête est finie, que vous avez repris votre sang-froid, votre thé, vos tartines de beurre, et votre raison, raisonnons, s'il vous plaît. Qu'êtes-vous allé faire chez cet homme ?*

« *Assurément vous n'avez pas été voir le ruffian d'Haymarket, vous, honnête femme autant que reine peut l'être. Vous êtes allé voir un allié. Vous avez pour cette raison supérieure, surmonté votre horreur d'un tel drôle, mis votre main dans sa main, votre joue sur la sienne, échangé votre Jarretière contre sa Cravate. Vous avez tout sacrifié, dignité de reine, scrupules de femme, tout jusqu'à la pudeur, pour l'amour de lui...* »

Et la lettre se continuait sur ce ton, plusieurs pages durant.

Elle avait déjà causé à Londres un certain scandale, quand Ribeyrolles, sans doute à court de copie, comme cela devait fréquemment arriver, eut la folie de l'insérer dans son journal de Jersey. Ce fut ici, comme on peut le penser, bien pis qu'à Londres. Les Jersiais, déjà mécontents sur bien des points, se fâchèrent cette fois pour tout de bon. Les murs de chaque maison furent couverts de la proclamation comique et indignée que l'on connaît :

« HABITANTS DE JERSEY !

« A QUELQUE NATION QUE VOUS APPARTENIEZ, NATIFS OU ÉTRANGERS, VOUS TOUS QUI RESPECTEZ LE SEXE AUQUEL VOUS DEVEZ LE JOUR ET DONT LA REINE VICTORIA EST L'ORNEMENT, ACCOUREZ AU MEETING QUI SERA TENU DEMAIN SOIR SAMEDI DANS LES QUEENS' ASSEMBLY ROOMS SOUS LA PRESIDENCE DE M. LE CONNÉTABLE DE SAINT-HÉLIER.

« VENEZ TOUS MANIFESTER VOTRE MEPRIS POUR UN INFÂME LIBELLE, VOTRE RÉPROBATION ENVERS DES HOMMES QUI TRAITENT VOTRE REINE CHÉRIE COMME ILS FERAIENT DE LA CRÉATURE LA PLUS ABJECTE. »

Vainement Hugo et quelques autres, qui déploraient la bêtise commise, dont ils se trouvaient solidaires malgré eux, et qui désapprouvaient les plaisanteries d'un goût douteux contenues dans le malencontreux factum, essayèrent-ils d'en enrayer l'effet et, dans une contre-protestation, d'expliquer aux Jersiais qu'il n'y avait là que des « traits d'esprits » très anodins, et de simples allusions politiques, qui laissaient complètement en dehors la personne féminine de l'auguste Victoria Les Jersiais s'obstinèrent à ne pas comprendre ces subtiles distinctions. La police impériale ne perdit pas une si belle occasion de tirer parti contre les proscrits de la mauvaise posture où ils s'étaient mis. Le meeting annoncé fut imposant et tumultueux ; il y eut des chants ininterrompus du *Good*

Save the Queen ! et des cris de « à la potence ! » Finalement trente-six exilés, sur une soixantaine, furent sommés d'aller se loger ailleurs. Hugo était du nombre : « *Il ventait dur. Les mats craquaient. La marée* « *souffletait le bateau de lames brutales, et les flots irrités emportèrent vers* « *l'inconnu ces exilés de l'exil.* »

Les uns partaient à Londres, les autres en Espagne, d'autres plus loin encore, comme Ribeyrolles qui devait, après des années de misère et sans avoir jamais voulu accepter d'argent de personne, mourir au Brésil, de la fièvre jaune. Quant à Hugo, il se retira à Guernesey. L'y laisserait-on tranquille ? Comment y serait-il reçu ? Fort heureusement les deux îles s'entre-détestaient ; les Jersiais appelaient les Guernesiais : Anes ! et ceux-ci leur répondaient : Crapauds ! Guernesey fut heureuse d'avoir une occasion d'être désagréable à l'île-sœur.

Ainsi finit la photographie à Jersey. A Guernesey les communications avec la France devinrent plus rares, les approvisionnements photographiques plus difficiles. Le cercle d'amis de Marine-Terrace et de Saint-Hélier était d'ailleurs dispersé, et l'on n'avait plus guère le cœur de s'amuser. Hugo surtout, absorbé d'abord par un avenir plus inquiétant, et, peu à peu, par l'approche de nouveaux événements qui se préparaient lentement sur le continent et auxquels il pouvait être, d'un jour à l'autre, appelé à prendre part, ne livra plus que rarement son « moi » à l'objectif et passa les loisirs qui lui restaient à sculpter ses meubles avec son couteau ; Charles s'adonna à la peinture, fit, de même que Vacquerie, de longues absences, et le collodion se reposa ; l'on n'exécuta plus guère que, de temps à autre, quelques groupes banals et familiers. Le laboratoire, si soigneusement installé à Marine-Terrace et nécessaire pour les manipulations compliquées dont nous avons parlé, ne fut pas rétabli à Hauteville-House.

C'est donc de Jersey que proviennent presque tous les clichés de l'album.



PAYSAGES DE LA TERRE D'EXIL.

Après les hommes, les choses. L'on s'attache aux lieux où l'on vit, comme aux êtres qui nous entourent, et des uns comme des autres nous aimons à conserver l'image.

Mais ce que nous mettons dans les murs de nos maisons, dans les



PAYSAGE DE LA TERRE D'EXIL.

Une ogive qui fut le manoir du Casteret...»

A. V.



LA FEMME AU PUITS.

« Une paysanne en bonnet, arrêtée avec sa cruche auprès d'un puits rustique... »

(Page 31.)





UNE FERME A JERSEY.

« *Une petite ferme avec sa tourelle ronde et son grand toit qui descend presque jusqu'à terre...* »

(PAGE 31.)



LA NEIGE DANS LA NUIT.

« La Christmas de 18.. fut remarquable. Il neigea ce jour-là. Dans les îles de la Manche, un hiver où il gèle à glace est mémorable, et la neige fait événement... »

V. H.

paysages de la nature où nous errons, c'est ce qu'il y a en nous, notre pensée et nos rêveries. Là où l'architecte et le topographe ne voient que des lignes droites ou des lignes courbes, nous voyons une âme latente, et cette ambiance matérielle nous attire d'autant plus qu'elle nous ressemble davantage, c'est-à-dire que nous pouvons mieux l'assimiler au tour particulier de notre esprit.

Nos gens étaient des romantiques ; leurs photographies de paysages furent romantiques comme eux. Ce qu'ils virent dans leur île, ce qu'ils en rendirent, ce furent, beaucoup plus que les prairies et les riants vallons, les rocs noirs et les ruines farouches, et, là encore, les heurts d'ombre et de lumière.

Nous avons déjà dit deux mots de Marine-Terrace, la demeure de Jersey. En débarquant dans l'île, les proscrits avaient eu d'abord une assez mauvaise impression ; Saint-Hélier surtout, qui se présente mal, leur avait fort déplu, et ils avaient pensé aller chercher un gîte du côté de Montorgueil et de son vieux château croulant. Mais les femmes réclamèrent, trouvant que ce serait bien triste d'avoir pour toute compagnie le volètement silencieux des hiboux : « *On resta au seuil de Saint-Hélier,* dit Vacquerie, *en dehors toutefois, dans une maison médiocre, sans ombre et sans verdure, mais qui voyait la mer et ne voyait pas la ville. Elle voyait la mer parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement; elle la voyait le moins qu'elle pouvait, ayant eu l'intelligence de se mettre dans un trou. Du rez-de-chaussée et du premier étage, on avait, pour se récréer les yeux, un jardin qui s'excusait sur la brise marine de n'avoir ni fruits ni fleurs, et dont la faculté immanquable était de métamorphoser les rosiers en manches à balai. Mais entre le jardin et son mur, on avait une terrasse d'où le regard buvait à même dans la grande coupe de la mer.* » Cette banale maison n'en est pas moins devenue toute romantique sur sa photographie ; l'auréole du poète a rayonné autour d'elle, à travers ses murs. Voici également un coin du jardin enseveli sous la neige, dans une sorte de nuit mystérieuse d'où émergent des silhouettes fantomatiques drapées de blanc ; de cet « effet », rare dans les îles normandes où il neige peu, Victor Hugo se souviendra dans les TRAVAILLEURS DE LA MER, et, usant de son droit de poète, le reportera à Guernesey.

Nous avons parlé aussi du Rocher des Proscrits dont voici un second aspect, noir avec des lueurs qui semblent flamboyer de l'enfer ; à peine y distingue-t-on un petit homme tout recroquevillé, le front sur sa main, et qui est Vacquerie, penché comme Milton sur le bord des mystères souterrains.

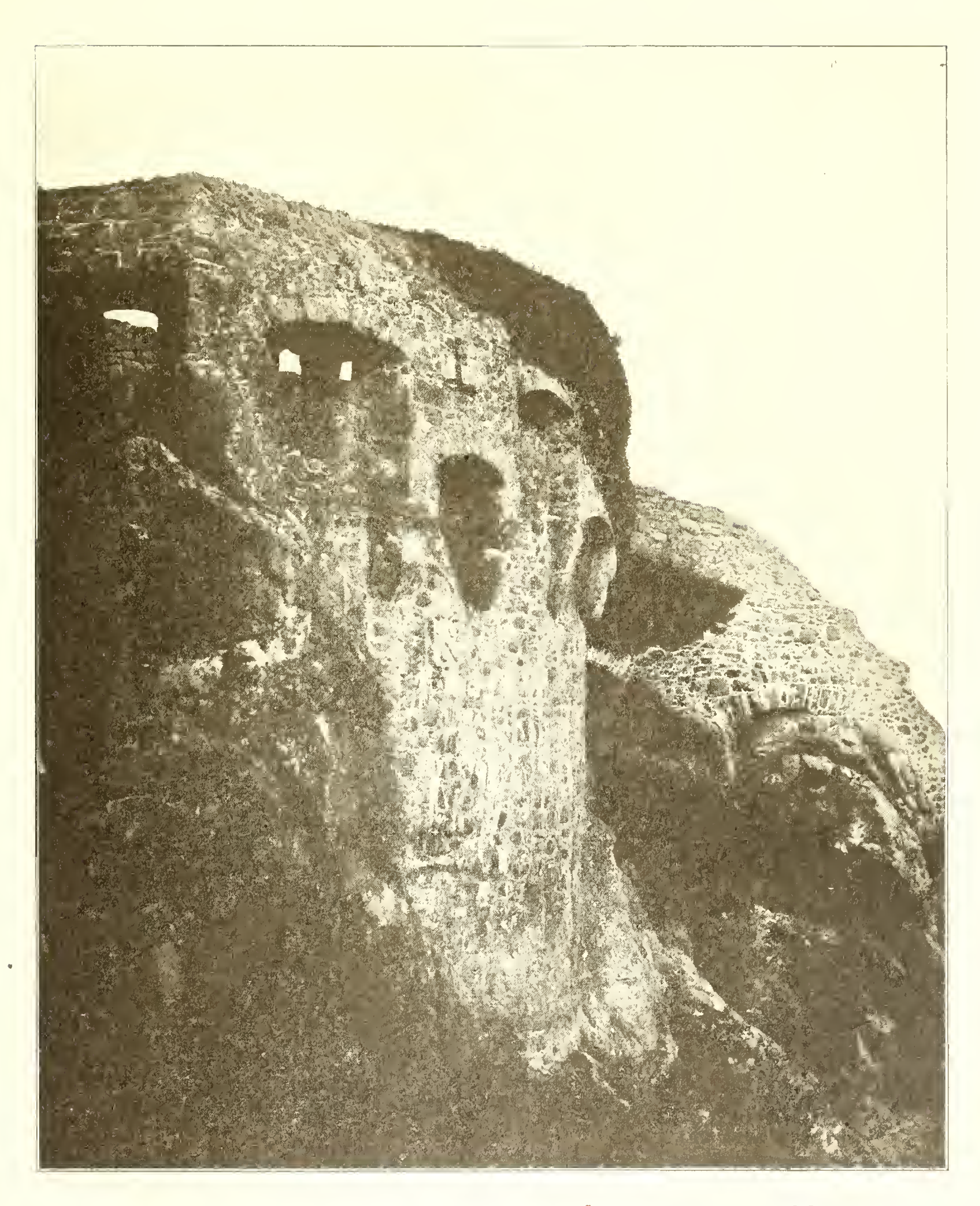
Puis quelques autres sites encore : « *une vieille ogive,* dit Vacquerie, *qui*

fut le manoir du Casteret », sorte d'arche ouverte sur le ciel, et ce château de Montorgueil, où les proscrits avaient, un instant, songé à s'en aller habiter.

Montorgueil est situé sur la côte orientale de l'île, qui regarde la presqu'île française du Cotentin dont elle est séparée par le Passage de la Déroute — déroute des navires dans la tempête — aux innombrables et noirs écueils écumeux. Le château recouvre le sommet d'un mamelon isolé dominant d'un côté la jolie baie d'Anne-Port, et de l'autre, les maisons carrées et proprettes du bourg de Gorey sur le quai duquel s'amarrent les caboteurs et les bateaux de pêche. Ancienne résidence seigneuriale, forteresse et prison, voisin du sinistre rocher du Saut-Jeffroy d'où l'on précipitait jadis dans la mer les condamnés à mort, il résume dans son histoire celle de l'île toute entière ; lorsque l'on arrive de France par le paquebot qui fait aujourd'hui le service de Jersey, on aperçoit le lourd monument féodal se détacher admirablement comme une vigie de pierre. On prétend qu'une partie du castel remonte à l'époque romaine ; sa majeure partie fut bâtie au douzième siècle environ. Les étrangers n'y pénétraient que les yeux bandés. Du Guesclin lui-même, qui voulut le reconquérir sur les Anglais, échoua dans son entreprise ; c'est depuis ce temps que la colline qui le porte, et dont il a pris le nom, s'appelle « Mont Orgueil ». Parmi les prisonniers les plus célèbres de l'abrupte prison, fut le puritain Prynne qui, pour avoir, comme nos proscrits, diffamé la Reine d'Angleterre, fut condamné par la Chambre Étoilée à dix mille livres sterling d'amende, et à l'exposition au pilori suivie de la détention perpétuelle. Durant sa captivité à Jersey il mit sur le papier les vers qu'elle lui inspirait, et en composa un poème en trois parties : EAU, ROCHERS, JARDINS, c'est-à-dire ce qu'il apercevait par la lucarne de sa cellule ; et, s'il fut ici plus mal logé que le poète de Marine-Terrace, au bout de trois ans du moins il fut rendu à la liberté et rentra dans sa patrie.

Montorgueil se présente à nous sous deux aspects divers. D'une part, masse de pierre arc-boutée et comme soudée au rocher, avec ses fenêtres effondrées, ses enceintes et ses souterrains vides ; d'autre part, donjon à demi récrépit et restauré pour loger la petite garnison de l'île, haute façade plate, à nouveau effritée déjà par le battement des vents et le cinglement de la pluie. L'on dirait un dessin à la plume et au lavis, une gravure au burin, cette dernière photographie ! Quelle décrépitude dans ces innombrables pierres de la muraille, toutes noires et cerclées de blanc ! Que de siècles ont passé là, drapant sur cette vétusté leur vêtement de lierre ! Comme tout cela est « rendu » avec une sobre vigueur...

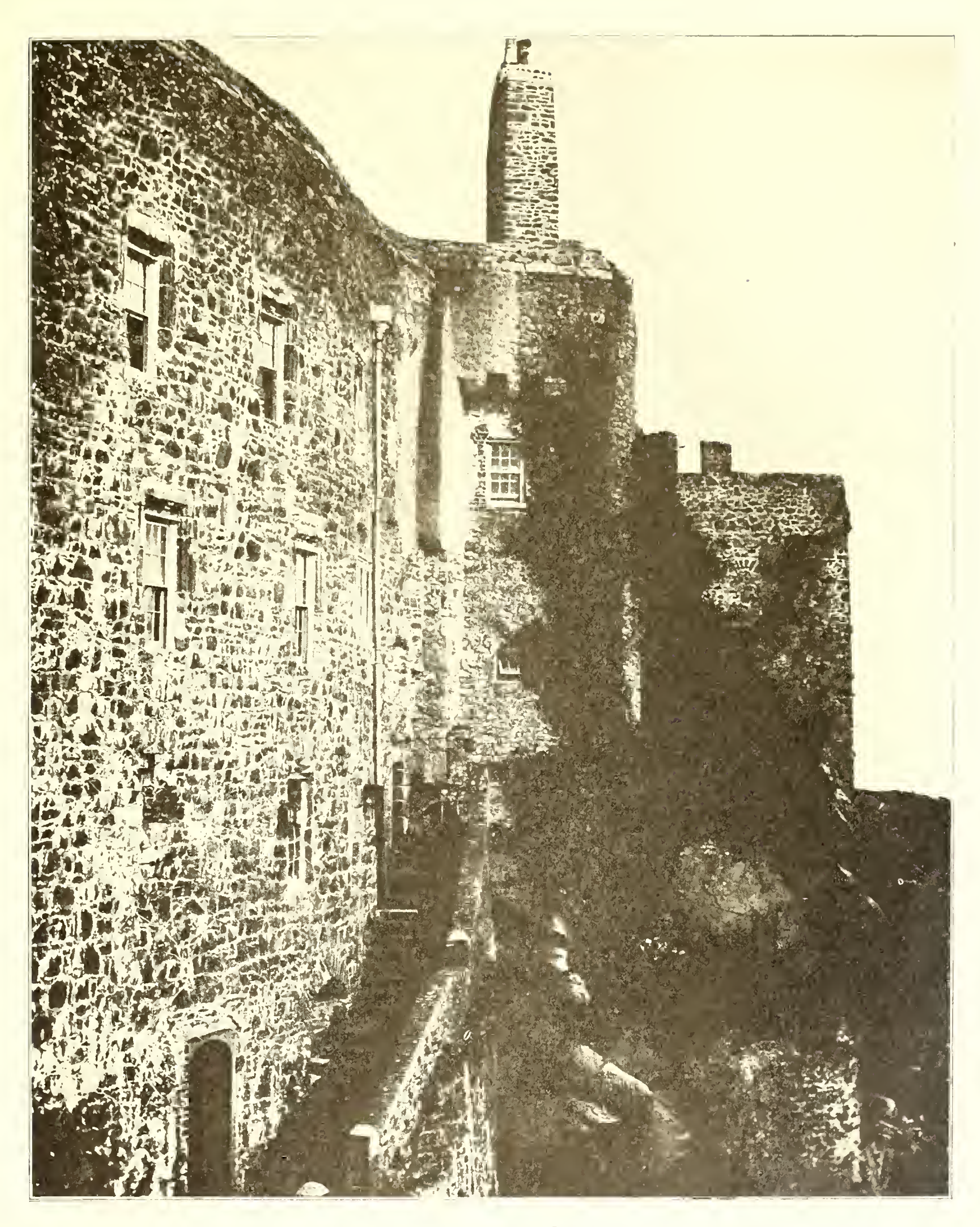
De même, sur ce promontoire dominant la mer, cette maison faite



LE CHATEAU DE MONTORGUEIL.

« L'une des faces en est complètement ruinée,
et s'arc-boute encore à la montagne... »

(PAGE 30.)



LE CHATEAU DE MONTORGUEIL.

L'autre face est encore habitée ; mais, sous le cinglement du vent et de la pluie, quelle décrépitude dans ces innombrables pierres de la muraille, toutes noires et cerclées de blanc...

(Page 30.)

avec les cailloux du sol, à la porte béante et à la fenêtre écroulée, sinistre, et dans laquelle « il y a le vide et le silence ». C'est une maison hantée sans doute, comme celle de Plainmont, dont il est longuement question dans les TRAVAILLEURS DE LA MER, comme celle où logeait *Giliatt* à Saint-Sampson, comme celle que Hugo habita quelque temps lorsqu'il arriva à Guernesey : « *La maison comme l'homme peut devenir cadavre. Il suffit qu'une superstition la tue. Alors elle est terrible. Ces maisons mortes ne sont pas rares dans les îles de la Manche. Le diable y vient la nuit.* »

Lorqu'elles se trouvaient dans un lieu habité, on en barricadait l'entrée ; dans les endroits déserts on se contentait de s'en tenir à distance. Telle celle-ci. Hâtons-nous d'ajouter que la maison de Guernesey, qui abrita le poète, était considérablement moins délabrée ; mais l'on n'osait pas davantage s'y loger : «*Elle est*, raconte Vacquerie, *miraculeusement située, très vaste et très commode, et elle n'était pas louée depuis neuf ans. Un Révérend, qui avait eu l'audace d'y emménager, l'a quittée précipitamment. Pourquoi ? Parce qu'il y revient une femme qui s'y est tuée.* »

Puis encore deux petits paysages exquis, qui semblent deux anciennes eaux-fortes toutes brunies et rongées par le temps : une ferme dans la campagne, avec sa tourelle ronde et son toit qui descend presque jusqu'à terre ; une paysanne en bonnet arrêtée avec sa cruche au bord d'un puits rustique.

C'est enfin le fantastique brise-lames de Marine-Terrace : « *La mer*, dit Vacquerie, *se retirait, à marée basse, assez loin de la maison, découvrant à perte de vue d'immenses grèves. Mais lorsque l'eau montait, couvrant le sable et les récifs, emplissant tout l'horizon, elle arrivait jusqu'à une digue faite de troncs d'arbres noueux qui continuaient notre mur jusqu'à un robuste rocher, lequel l'aidait à nous garantir. C'est surtout aux époques des débordements et des colères de l'équinoxe que le spectacle était vraiment beau. La mer se ruait avec violence, s'accumulant dans l'angle formé par le mur et par le rocher ; elle attaquait à la fois le bois et le granit. C'était la bataille de l'eau et de la terre. L'Océan se tordait, rugissait et tonnait ; le rocher ruisselait ; les arbres de la digue vengeaient les navires naufragés en brisant les lames exaspérées.* » Ce qu'ils devenaient, les pauvres ! à ce métier, on le voit : cadavres déchiquetés, squelettes grimaçants. On eût inventé le romantisme rien qu'à regarder cette file de spectres, contre laquelle s'appuie Hugo, se confondant presque avec eux.



UNITÉ D'ART ET BEAUTÉ DE L'ALBUM. Et ici quelqu'un pensera peut-être : tout cela est fort beau sans doute, mais n'est-il pas dommage que les procédés rudimentaires dont on disposait alors n'aient pas permis « l'instantané » ? Quelle autre vie nous aurions eue dans notre album ! Nous les eussions vus, ces arbres de la digue, battus par la mer, nous aurions connu les mille petits détails de l'existence quotidienne des proscrits, nous aurions peut-être, grâce à un jet de magnésium, assisté à la séance des tables tournantes donnée par Madame de Girardin ; l'objectif, qu'on ne suggestionne point, eût vérifié pour nous ce qu'il fallait en croire et si les yeux ou l'esprit des assistants n'étaient point hallucinés. Peut-être encore eussions-nous, pour notre plus grand divertissement, connu dans toute leur candeur les ébats de cette bourgeoisie jersiaise qui se baignait dans le costume d'Adam et de Vénus. Le rire à côté du tragique ! Le grotesque en face du sublime ! comme disait Hugo.

Ainsi plus d'un raisonnera. A tort, selon nous, et tel n'est pas notre avis. L'œuvre d'art y eût perdu.

Il n'est pas certain d'abord qu'aucune scène comique du genre de celle dont nous parlons eût tenté, publiquement du moins, des gens qui se glorifiaient d'être des austères, et qui se proposaient pour modèles moraux Caton et Brutus beaucoup plus que Martial et Apulée : « *L'isolement*, déclare Hugo, *développe dans les âmes profondes une sagesse d'une espèce particulière, qui va au-delà de l'homme.* » Ils étaient tristes, et la tristesse hausse les cœurs.

Et c'est justement ce côté sévère de l'âme des proscrits qui aurait disparu, disséminé dans l'infinité des épreuves trop faciles, des clichés quelconques. L'album est grave et sérieux d'aspect, comme ils étaient ; chaque portrait, chaque paysage, est un effort réfléchi, qui a voulu dire, et qui dit quelque chose. Moins de faits matériels et plus de psychologie morale, c'est-à-dire plus d'art. Car s'il peut être amusant parfois de connaître comment les gens mangent et boivent, ce qui est intéressant surtout à savoir, c'est ce qui se passe dans leur cerveau et dans leur cœur.

Par là cet album, romantique d'aspect, est classique d'esprit, dans le grand sens du mot ; il est une synthèse, et c'est, ô ironie des choses ! ce qui en fait la rare beauté.

Ses auteurs, ennemis têtus de Racine, s'en rendirent-ils compte d'une façon précise ? Non sans doute, et ils n'eurent pas à frémir d'horreur devant cette idée qu'ils pratiquaient un système d'art honni par eux. Ils firent cela par la force des choses, parce que les circonstances les y amenèrent — n'est-ce pas ainsi que naissent la plupart des œuvres d'art ?



LA MAISON ABANDONNÉE.

« Sur ce promontoire cailloutenx dominant la mer, une maison aux murs et au toit de pierres sèches, à la petite lucarne vide, à la porte écroulée... »

(PAGE 31.)

— et aussi parce que le génie débordant de Victor Hugo planait sur eux, les enserrait de toutes parts, et les entraînait dans son orbe.

Il y a plus. Ils s'expliquaient mal eux-mêmes le mécanisme moral de cet art tout nouveau qu'ils étaient les premiers à pratiquer. Charles peignait autour de ces âpres et sombres photographies de petites fioritures gothiques, des enluminures criardes avec du doré, du rose et de l'azur, et Vacquerie écrivait : « *Charles a le don de faire ce qu'il veut. La photographie ce n'est rien ; c'est-à-dire c'est admirable, c'est une machine qui défie Rembrandt, c'est la science qui fait de l'art. Mais l'artiste n'y est pas pour grand'chose.* » Ce qui est une contradiction flagrante avec les exemples qu'ils donnaient eux-mêmes. Il peut arriver encore que, dans l'instantané tel que l'on en use couramment aujourd'hui, le hasard produise exceptionnellement œuvre d'artiste, mais dans la photographie posée, telle qu'ils la pratiquaient, jamais de la vie ! Quiconque s'est un peu occupé du métier le sait bien. Qu'un portrait soit peinture, dessin, gravure ou photographie, l'angle d'art nécessaire est identique.

Nous ne prétendons pas, sans doute, que toutes les photographies en question soient, au même degré, de petits chefs-d'œuvre ; sans doute quelques-unes d'entre elles sont curieuses en dehors de la volonté des opérateurs, en quelque sorte, et nous intéressent ou nous amusent par l'exagération même de leur pensée, qu'elles traduisent fidèlement d'ailleurs, mais l'on ne peut dire cela des clichés vraiment beaux de l'album : l'enfant Le Flô, Madame Hugo, le grand profil de Vacquerie, plusieurs portraits de Hugo, les paysages, tous charmants ou puissants, et une foule d'autres que nous avons signalés en cours de route, car ces beaux clichés sont la majorité. Personne ne croira que, ni les uns ni les autres, une simple lentille de verre, manœuvrée par le hasard, les ait produits à elle seule, à moins d'admettre que, par contagion, la lentille fut devenue elle aussi artiste, hugolesque, et romantique.

La preuve de l'absurdité d'un tel système se trouverait d'ailleurs dans l'album original lui-même. Il s'y rencontre, en effet, collées en contre-partie involontaire, côte à côte avec les épreuves que nous reproduisons, et représentant les mêmes gens, une foule d'autres photographies de la même époque, œuvres d'amateurs faites à Jersey même, œuvres de photographes professionnels, et qui sont toutes, au point de vue de l'art, pareillement quelconques, insignifiantes ou ridicules. La mécanique a opéré là toute seule, et l'on s'en aperçoit ! C'est le livre sur la table, le tapis à fleurs, la chaise à clous dorés, l'air empesé et sentimental, bref tous ces portraits que le commerce s'était mis à fournir au prix de quinze ou vingt francs la douzaine.

Car c'est aussi l'époque qui vit naître au jour cet être hybride et cocasse qu'on ne pouvait regarder sans rire, si maladroit avec un instrument si merveilleux entre les mains, le seul que le public connût alors et dont l'espèce n'est pas encore aujourd'hui complètement disparue : le photographe de profession.

En ce fantoche burlesque, digne du crayon de Callot, il y avait extérieurement de la parodie du poète romantique ; il portait gilets carrelés, cravate « à l'artiste », pantalon à la houzarde, et de temps à autre secouait, d'un air inspiré, ses longs cheveux pouilleux. Justifiant, celui-là, l'anathème lancé contre l'invention nouvelle, il était le camelot se proclamant soudain l'égal de Michel-Ange, et, lorsqu'il débouchait d'un geste large et grandiose l'objectif de son appareil, il se persuadait intérieurement que Raphaël n'était qu'un petit garçon à côté de lui, puisqu'il allait arriver en quelques secondes, avec une réussite identique, au résultat que Raphaël aurait mis des semaines et des mois à obtenir. Le bon bourgeois en faveur duquel il opérait, et qui payait moins cher que pour un tableau, n'était pas loin d'être de son avis, et, moyennant un léger supplément de prix, notre homme déployait derrière le dos de son client un magnifique fond peint, tout éraillé à force de servir, et qui représentait une savane avec un palmier, une cascade nébuleuse dans un ravin, ou un kiosque avec un jet d'eau.

Tel est « l'art » photographique qui florissait alors parmi le public, et qui valut à la photographie cette réputation d'imbécillité qui ne fait que se dissiper à peine aujourd'hui, ce préjugé hostile et tenace dont ni Vacquerie ni Charles n'étaient, au fond, complètement exempts, puisque, par moments, ils reniaient presque leur œuvre. Et cependant ils avaient fait dès lors la preuve de cette vérité si simple que, comme l'a dit Lamartine : « la photographie c'est le photographe. » Il est vraisemblable même que leurs efforts vers un art réel ne sont pas les seuls qui furent tentés alors ; d'autres amateurs, ou quelques professionnels intelligents, durent certainement, comme Adam Salomon que nous avons déjà nommé, marcher dans la même voie, et il pourrait être curieux de fouiller et de découvrir un peu en ce passé.

Et ce papier mat, ce papier jaune, ce papier torchon, que nous nous imaginons naïvement avoir inventé ! Voilà quelque cinquante ans qu'il s'en préparait et qu'on en usait dans une petite île de la Manche. Et le « flou » à la mode, on le connaissait aussi, mais, en même temps, des vigueurs qui nous manquent parfois. Quant à l'aspect synthétique de leurs photographies, nos opérateurs l'obtenaient tout naturellement avec les objectifs, relativement assez simples, dont ils se servaient. L'on sait

LE BRISE-LAMES DE MARINE-TERRACE.

Page 31[illegible]

en effet que si nos objectifs modernes, qui atteignent parfois des prix fabuleux, sont, par leur finesse et leur luminosité, infiniment utiles dans les instantanés rapides, ils ne sont, par contre, bons à rien pour un résultat tant soit peu artistique. Ils semblent regarder les choses avec une loupe ; la synthèse de l'ensemble se perd dans l'infini des détails, et il faut agrandir les clichés afin de les simplifier ; en sorte que, pour la plupart de ces jolies œuvres que l'on admire à nos Salons annuels de photographie, l'on en est revenu à l'usage de ces objectifs peu compliqués dont les Hugo se servaient à Jersey et avec lesquels ont été exécutés les clichés de cet album. Je ne parle pas de la merveilleuse conservation des épreuves, virées au chlorure d'or et à la craie, ainsi qu'on peut s'en rendre compte, sur les originaux, aux demi-tons roses des ombres, ni de la patine dorée que le temps y a mise, comme sur les vieilles gravures et les vieux tableaux de maître.

Ceux qui firent cela, et qui, les premiers, remuèrent avant nous toutes ces idées, furent semblables à ces enfants de génie, à moitié inconscients de ce qu'ils sont, et que l'on trouve gardant des bœufs en chantant avec une voix de cent mille francs par an dans le gosier, ou badigeonnant des fresques sur un mur d'étable avec l'aide d'un rameau de bruyère trempé dans un seau de plâtre. Ils furent les Primitifs de la photographie, et il faut rayer de nos illusions cette idée que la photographie d'art a été inventée par nous depuis dix ans.

Ainsi le hasard finit par tout découvrir.



EN CONCLUSION. — CET ALBUM, PREMIÈRE PAGE D'UN GRAND LIVRE QUI S'OUVRE.

Comment cet album, dont nous reproduisons les pages principales, les épreuves les plus typiques, a-t-il vu le jour, et d'où vient-il ?

Sa genèse en est directe.

Ces épreuves, dont une partie des clichés a disparu, dont une autre partie était encore à Villequier, au fond de vieilles armoires, il y a quelques années, furent collectionnées et collées à la file par Vacquerie qui en fit un simple souvenir personnel, un album de famille, sans apprêt, ni prétention. Après sa mort, il vint à son petit-neveu, M. Pierre Lefèvre, qui nous le montra, et qui, devant notre désir exprimé de le publier, le mit à notre disposition avec une grâce parfaite.

Plusieurs autres familiers de Hugo, parmi lesquels nous citerons le docteur Allix et l'ancien Connétable de Saint-Hélier, s'étaient fait également une collection précieuse de ces photographies ; l'album de Vacquerie en est toutefois, croyons-nous, la réunion la plus complète, celle qui comprend le plus grand nombre d'épreuves et les plus belles. D'autres épreuves isolées, que l'on envoyait de Jersey aux amis de France, se trouvent disséminées entre des mains diverses ; celles que Paul Meurice possédait ont été données par lui au Musée Hugo de la place des Vosges, et y sont exposées.

Notre publication actuelle a donc cela d'abord d'intéressant et d'inédit qu'elle est le premier faisceau complet de ces épreuves, dont il se dégage, par suite, une impression d'ensemble et la synthèse morale que nous avons vue ; mais elle est intéressante surtout en ce que, pour la première fois, toutes ces épreuves sont reproduites sous leur véritable physionomie. Dans la plupart des livres et des publications qui, jusqu'à ce jour, ont fait usage d'un certain nombre d'entre elles, elles ont été, en effet, plus ou moins redessinées et « corrigées ». Au lieu d'être frappé de leur aspect d'art voulu, par une singulière aberration du jugement, on a vu en elles de mauvaises photographies ! C'est l'éternelle histoire du vieux « retoucheur » des musées, qui met au point les tableaux de maîtres, du traducteur à l'ancienne mode, qui embellissait Homère et Shakespeare. Nous avons ici reproduit l'original avec la fidélité la plus stricte, dans sa propre intention, et remis les choses à leur place.

La valeur de cet album est, comme nous l'avons dit en commençant, considérable à un double point de vue. Il est non seulement la première expression d'art de la photographie, mais aussi le premier document photographique entier que nous possédons sur une époque. C'est lui qui marque le premier jalon de cette encyclopédie du monde par l'image, de ces annales photographiques qui commencent à s'ouvrir pour les temps modernes, et qui tuent le livre, comme jadis le livre avait tué la pierre.

Le livre, entendons-nous bien, conserve sa part assez belle encore. Il subsiste pour tout ce qui est du domaine de l'idée pure, poésie, science abstraite, philosophie, art d'écrire, spéculations quelconques de l'intelligence ou du sentiment. Cela, il continuera toujours à le recevoir seul, à le répandre à travers l'univers pensant.

Mais pour tout ce qui est document matériel des faits et des choses, pour tout ce qui se voit, en un mot, le livre sans l'image, sans l'image photographique, la seule exacte, est mort aujourd'hui. Là où il décrivait, nous voulons voir nous-mêmes. Pourquoi de cette simple carte-postale



LA FACE INTERIEURE DU ROCHER DES PROSCRITS.

« O gouffre ! l'âme plonge et rapporte le doute.
Nous entendons sur nous les heures, goutte à goutte,
Tomber comme l'eau sur les plombs ;
L'homme est brumeux, le monde est noir, le ciel est sombre,
Les formes de la nuit vont et viennent dans l'ombre ;
Et nous, pâles, nous contemplons... »

V. H.

illustrée, qui se rencontre maintenant dans le village le plus perdu, dans le pays le plus désert, se vend-il annuellement, non pas des millions, mais par des milliards, sinon parce qu'elle est la vision directe de l'objet ou des lieux remplaçant leur description écrite, plus ou moins diffuse ou fantaisiste? C'est la documentation universelle pour deux sous.

Et combien cette documentation nouvelle s'impose-t-elle maintenant pour tout ce qui est du domaine de l'Histoire. Au lieu que l'on nous conte : Telle année, en tel jour, à telle heure, tel événement s'est passé, la photographie nous montrera le fait dans toute sa réalité. Songe-t-on à l'extraordinaire intérêt qu'auraient pour nous de pareils documents venus des Grecs et des Romains, des photographies nous faisant assister au siège de Troie, aux jeux du cirque du Bas-Empire, ou simplement au couronnement de Louis XIV, au sacre de Napoléon I[er] ? C'est cela pourtant qu'auront de nous nos descendants plus heureux ; et non pas seulement des épreuves immobiles et figées, mais, grâce aux bandes cinématographiques, des photographies qui remuent et qui marchent.

Cette histoire photographique de l'univers, ces archives vécues de l'humanité, il va bien falloir pourtant se décider, un jour ou l'autre, à les constituer en un gigantesque musée, où tous ces documents « de choses vues » seront régulièrement classés et catalogués, comme le sont les livres dans les bibliothèques publiques.

Des tentatives ont eu lieu déjà, dues à l'initiative privée, mais qui n'ont pu aboutir, car, pour une entreprise aussi vaste, il faut que ce soient les gouvernements de chaque pays qui prennent la tête de son organisation, qui fournissent les crédits nécessaires. Mais les gouvernements, on le sait, sont presque toujours en retard sur les idées courantes,et les administrations ne se décident à accomplir une réforme que lorsque le fruit est mûr à ce point qu'il tombe de lui-même. Songe-t-on qu'à l'heure actuelle le département des Estampes de la Bibliothèque Nationale, le seul qualifié présentement pour ce travail, en est encore à ne pas classer à part les documents photographiques qu'il reçoit — ou plutôt qu'il ne reçoit pas, car la plupart des éditeurs de photographie se soustraient à la loi et au dépôt obligatoire qu'elle exige d'eux ? Si bien que si vous venez demander une vue du Mont-Blanc et de Chamounix, de Taïti ou de Java, ou simplement de Notre-Dame de Paris et de la place de la Concorde, l'employé vous apporte très sérieusement deux ou trois lithographies en couleur, de 1820 ou de 1830, qu'on n'oserait plus vendre dans un bureau d'omnibus, et quelques vieilles gravures extraites des Voyages du capitaine Cook ou de Dumont d'Urville. Vous insistez, et l'on vous répond : c'est tout ce que nous possédons.

Il y a là un état de choses qui ne saurait durer. Mais c'est une organisation toute entière, toute spéciale, qui s'impose, avec ses propres employés et un bâtiment uniquement consacré à cette bibliothèque d'un nouveau genre. Une foule de questions se poseront alors, qu'il faudra résoudre d'une façon pratique, parmi lesquelles, en premier lieu, celle de la conservation matérielle des épreuves choisies ; la plupart des photographies actuelles n'offrent, sous ce rapport, aucune espèce de garantie et ne vivront certes pas le demi siècle qui a passé sur notre album. L'œuvre d'art devra trouver également sa place en ce musée, à côté du simple document qui, lui, ne manquera pas. Le photographe est aujourd'hui partout, des glaces du pôle jusqu'au centre de l'impénétrable Afrique, il a violé La Mecque, et suit jusque sur les champs de bataille les hommes qui s'entretuent. Une seule usine française produit par jour soixante-dix mille plaques sensibles, soit de quoi faire plus de vingt-cinq millions de clichés par an.

Nous sommes loin du temps, on le voit, où Charles Hugo et Vacquerie mettaient deux jours pour préparer, en dix-neuf opérations, leurs plaques de collodion ou d'albumine, et écrire avec elles cette première page du grand livre qui s'ouvre.

Imp. Désiré ANTOINE, Saint-Quentin

